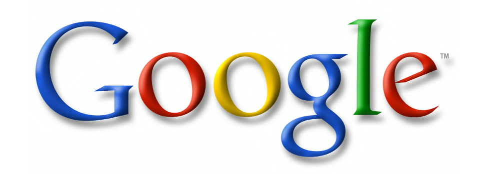
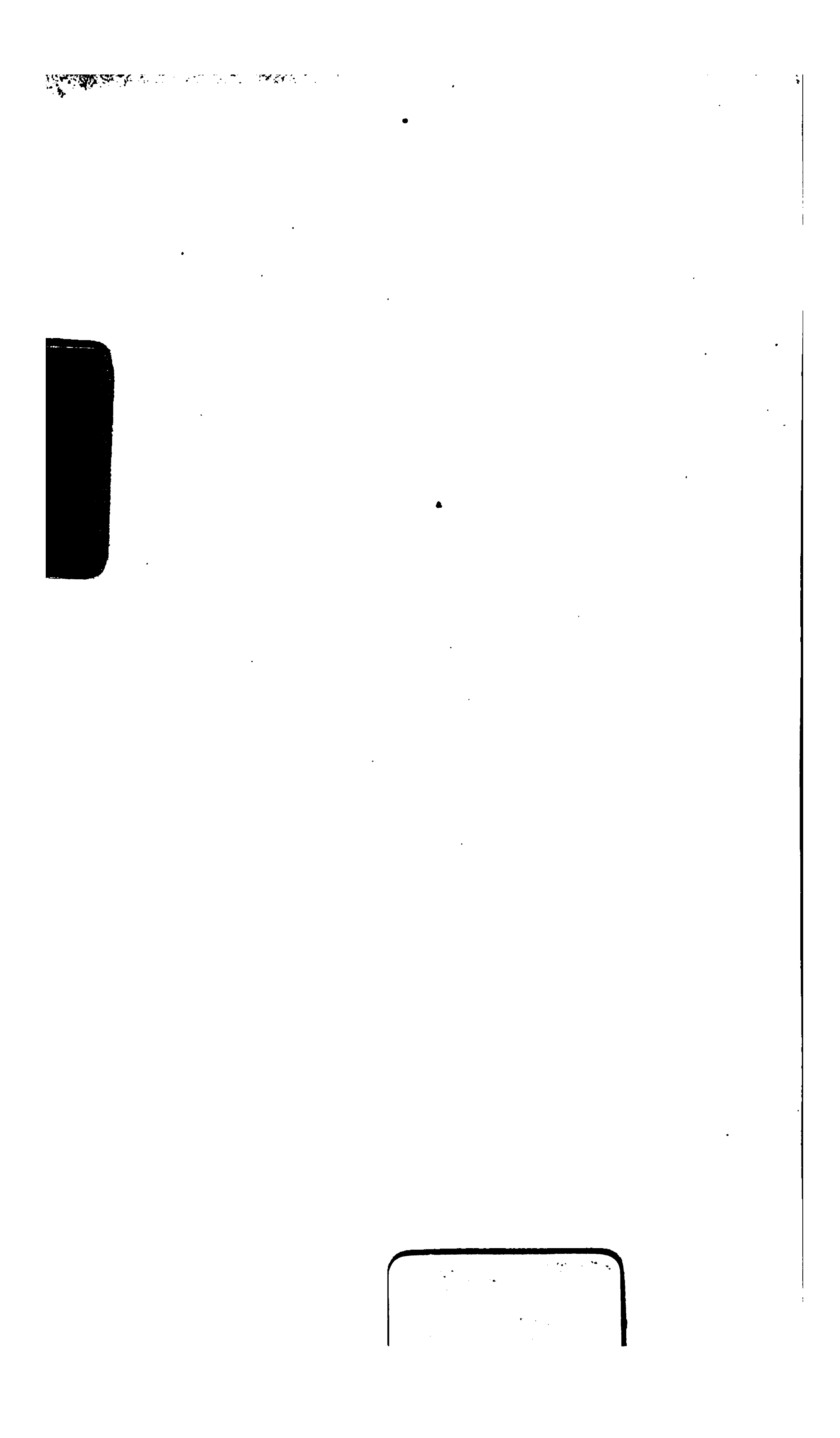






ESSAI

SUR LA VIE ET LES TRAVAUX

DE

M. LE BARON DE GERANDO.

IMPRIMÉ CHEZ PAUL RENOUARD
rue Garancière, n. 5.

ESSAI

SUR LA VIE ET LES TRAVAUX

DE

MARIE-JOSEPH

BARON DE GERANDO

Pair de France, Conseiller d'État, Membre de l'Institut, etc., etc.

MEMOIRE COURONNÉ PAR L'ACADÉMIE ROYALE DES SCIENCES, BELLES-LETTRES ET ARTS DE LYON.

PAR MLLE OCTAVIE MOREL

Dame-Professeur à l'Institution royale des Sourds-Muets de Paris.

J'ai conduit mon âme droit à la sagesse, et je l'ai trouvée dans la connaissance de moi-même. (Eccl.)

Se vend au profit de l'asile-ouvroir De Gerando. Prix : 2 fr.



PARIS.

JULES RENOUARD ET Cie, LIBRAIRES-ÉDITEURS,

RUE DE TOURNON, N° 6.

1846.

ESSAI

SUR LA VIE ET LES TRAVAUX

DE

MARIE-JOSEPH BARON DE GERANDO.

Il appartenait à l'Académie de Lyon de rendre un hommage éclatant à la vie du baron de Gerando, membre de cette savante compagnie, l'un des plus illustres citoyens dont puisse se glorifier la seconde ville du royaume, et dont la gloire rejaillit sur la patrie entière. Un hommage public décerné au génie, à la vertu, honore ceux qui le provoquent et les signale à la reconnaissance du pays.

Il y a deux manières d'envisager la vie d'un homme, comme il y a deux manières d'écrire l'histoire : l'une se borne au récit des faits, et se contente de juger les hommes et les choses, selon les actes extérieurs ; l'autre, plus consciencieuse, plus vraie, pénètre plus avant dans la vie intime : elle recherche avec soin les mobiles qui font agir, et, avec le récit des événements, elle examine, elle démontre l'influence qu'ils ont exercée sur l'avenir. Celui-là seul mérite le titre d'historien, qui, s'emparant du caractère national d'un peuple, nous

fait connaître la vie de son âme. Il en est de même de l'histoire d'un homme pris isolément ; elle est bien incomplète si l'on se borne aux faits accomplis, qui la signalent à l'attention publique sans pénétrer jusqu'aux intentions qui ont présidé à ses actes, sans indiquer la direction qu'ils ont donnée à son esprit. Cette considération acquiert plus d'importance encore, lorsqu'il s'agit de faire connaître et d'apprécier une vie comme celle de M. de Gerando, qui embrassa tant de carrières diverses, et laissa dans chacune d'elles l'empreinte de sa haute intelligence, les influences de son noble cœur. Son éloge ressortira naturellement du récit simple et fidèle de sa belle vie.

Marie-Joseph de Gerando naquit à Lyon le 29 février 1772. Son père était architecte de la ville, et plusieurs des édifices qui décorent la place Bellecour sont dus à son talent. Sa mère, d'une vertu austère, conserva jusqu'à un âge très-avancé une force de caractère et une lucidité d'esprit remarquables. Marie-Joseph montra, dès son enfance, un caractère réfléchi, timide, peu enclin aux espiégleries des enfants de son âge. Ses parents le jugeaient sévèrement, et ajoutaient à la retenue naturelle de leur fils, le prédisposant ainsi à une vie concentrée en lui-même : ils ne l'avaient point compris. Isolé au sein de sa famille, et considéré comme un enfant sans intelligence, le jeune de Gerando s'abandonnait à sa propre réflexion et cherchait la solution des phénomènes naturels dont il était témoin. Déjà son âme trouvait un aliment dans l'activité de sa pensée ; il contracta ainsi, dès ses premières années, cette habitude de la méditation, qui donna plus tard une si haute portée à son esprit. Ses études furent d'abord commencées dans la maison paternelle, sous la direction d'un précepteur. Le croirait-on ? plusieurs se succédèrent dans cette mission, et aucun de ces mentors ineptes ne sut tirer parti de l'intelligence qui leur était confiée ; tous déclarèrent leur élève incapable d'études sérieuses. Il fut envoyé comme externe au collége des Oratoriens, où il fit ses

études avec Camille Jordan, Gueneau de Mussy, les Périer, etc. (1). Cette intelligence, longtemps méconnue, comprimée, prit alors son essor ; les plus brillants succès attestèrent sa capacité. Sa famille ne put croire à son triomphe, et s'imagina que des camarades complaisants prêtaient à de Gerando le secours des moyens naturels qu'elle n'avait pas su reconnaître en lui. Mais ses succès furent constants, et les nombreuses couronnes qui lui furent décernées à la fin des cours scolaires, ne permirent plus de doute sur les facultés distinguées du jeune collégien ; une fois il fallut une voiture pour transporter les livres qu'il avait obtenus à la distribution des prix.

M. de Gerando acheva ses études au séminaire des Sulpiciens, à Saint-Irénée, où il fit sa philosophie. Ce fut alors que se forma entre lui et M. l'abbé Montagnier, son condisciple, cette intime amitié qui ne devait s'éteindre qu'avec sa vie ; pendant plus de cinquante ans, ce vénérable ecclésiastique fut le dépositaire de sa pensée, de tous ses sentiments. M. de Gerando se livra à ses hautes études avec toute l'ardeur de son âme ; animé d'une foi vive et sincère, il porta sa méditation sur les vérités de la religion, dont les bases fondamentales se lient si étroitement aux études philosophiques. Il fut rempli d'un saint enthousiasme, et crut reconnaître sa vocation. Expliquer la parole de Dieu, porter la lumière et la consolation dans les âmes, être missionnaire sur la terre, parut à son imagination et à son cœur la plus noble carrière que la Providence puisse assigner à l'homme ici-bas ; il annonça, contre le vœu de ses parents, qu'il embrasserait la vie ecclésiastique. Il devait se rendre à Paris au séminaire de Saint-Magloire, et déjà l'un de ses camarades y avait retenu une chambre pour lui ; il allait partir, lorsqu'on apprit que ce même camarade et le supérieur du séminaire avaient péri dans un des affreux massacres de septembre 1792. Il échappa

(1) M. de Nolhac, rapporteur de la commission pour le concours ouvert par l'Académie de Lyon, fut aussi condisciple de M. de Gerando.

donc à une mort presque certaine : Dieu voulut conserver sa vie pour la donner en exemple aux hommes. Ainsi fut arrêtée, dès son début, la carrière à laquelle M. de Gerando s'était cru appelé par les dispositions intimes de son âme. Mais ne fut-il pas missionnaire sur la terre, celui dont la vie entière fut consacrée au bien de l'humanité, dont toutes les actions, toutes les pensées, eurent pour but constant d'instruire les hommes, de les rendre meilleurs, de les soulager dans tous leurs maux? Il ne s'était donc pas trompé sur sa véritable vocation, et il l'accomplit dignement jusqu'à la fin de ses jours; mais dans une autre sphère d'action et par d'autres voies.

Chose remarquable, le séminaire de Saint-Magloire, où M. de Gerando devait commencer son sacerdoce, fut plus tard abandonné à l'institution des sourds-muets, dont il devint l'un des administrateurs, et pendant plus de vingt-cinq ans il y porta les lumières de son esprit et les trésors de sa charité. Ce lieu, qui faillit devenir son tombeau, fut au contraire témoin de ses bienfaits et vivifié par ses soins.

Ce n'est pas une âme comme celle de M. de Gerando qui eût pu rester indifférente ou inactive, au milieu des grands événements de la révolution française; son patriotisme pur et élevé lui fit prendre les armes avec la jeunesse lyonnaise, et il concourut à la défense héroïque de la ville. M. de Gerando fit partie du détachement commandé par Précy, et fut envoyé dans le Forez. Cette petite troupe fut dispersée, décimée; tous ceux qui la composaient furent ou tués, ou faits prisonniers. M. de Gerando avait combattu vaillamment et avait reçu une balle à la jambe; resté seul sur le champ de bataille, il vit s'avancer ses adversaires, dont le chef, deux pistolets à la main, se dirigeait droit sur lui. Il le couche en joue. *Malheureux*, s'écrie le chef, *que fais-tu? je viens pour te sauver*. Et de Gerando se laissa prendre. Emmené prisonnier, il fut attaché sous le cheval d'un de ses conducteurs, parce que sa blessure l'empêchait de marcher aussi vite que ses compagnons d'infortune. Pendant le trajet, il eut

à subir les brutalités et les mauvais traitements du chef, et ses souffrances physiques et morales lui firent regretter plus d'une fois de n'avoir pas trouvé sur le champ de bataille la fin de tous ses maux. Jeté dans un cachot infect, humide, il eut pour compagnons de captivité un assassin et un aliéné. Quelques jours après, on le fit comparaître devant la commission militaire qui jugeait les prisonniers lyonnais. Le président ne posait que cette question : *Le prisonnier a-t-il été pris les armes à la main ?* et la réponse affirmative était un arrêt de mort. M. de Gerando n'avait aucune chance de salut, lorsqu'à la fatale question du président, un homme s'avance à la barre et répond : « Non ! » et M. de Gerando fut absous. Quelle était donc cette voix libératrice qui s'élevait pour sauver l'accusé ! ce fut celle du chef qui avait commandé le détachement chargé de conduire les prisonniers, et qui n'avait affecté tant de brutalité envers M. de Gerando que dans le but de mieux assurer son salut. A Lyon, on ignorait le trait de générosité qui lui avait sauvé la vie ; sa famille, persuadée qu'il avait péri soit dans le combat, soit dans les exécutions qui le suivirent, fit célébrer un service funèbre pour le repos de son âme et prit le deuil.

A cette époque de cruelles proscriptions, l'armée était un asile, un refuge. M. de Gerando prit du service dans un régiment de chasseurs ; mais par une fatalité inouïe, son régiment fut envoyé en garnison à Lyon, où la même persécution pesait encore sur ceux qui avaient combattu les soldats de la Convention. M. de Gerando n'eut que le temps de se montrer à sa famille ; reconnu, dénoncé, il fut obligé de partir secrètement pour la Suisse, afin de se soustraire au nouveau danger qui menaçait sa vie. Ce fut alors qu'il retrouva Camille Jordan, son parent, son compagnon d'études, et son ami le plus intime, fugitif et proscrit comme lui. Les deux amis mirent en commun leur malheur et leur courage, cherchant à adoucir les rigueurs du sort par les consolations de l'amitié. Un jour qu'ils cheminaient ensemble par un froid excessif, M. de Gerando, malade, épuisé par la fatigue et la souffrance, resta

étendu sur la neige, ne pouvant plus se soutenir. Pensant que sa dernière heure était venue, il engagea son ami à continuer seul la route; mais Camille Jordan, par ses prières, ses exhortations, releva son courage abattu, parvint à le traîner jusqu'au village voisin, où il trouva du secours, et sauva ainsi la vie de son ami.

A peine arrivés sur la terre étrangère, à l'abri des dangers qu'ils couraient dans leur malheureuse patrie, les deux amis durent songer à se créer des ressources pour l'avenir, et furent obligés de se séparer. Camille Jordan alla en Angleterre, M. de Gerando se rendit en Italie; il avait des lettres de recommandation pour Naples où il fut reçu en qualité de commis, chez un parent qui était banquier de la cour, et fut chargé spécialement de la tenue des livres de comptes. Ce travail aride qui absorbait tout le temps de sa journée, ne le laissait libre qu'à huit heures du soir; mais alors il se dédommageait largement du jeûne imposé à son esprit pendant le jour. Il occupait sur les combles de la maison un cabinet, ouvrant sur un toit en terrasse, et cette modeste habitation devint pour lui un petit Eden; il convertit la terrasse en jardin et dans le silence de la nuit, à l'aspect du beau ciel de l'Italie, le jeune commis venait s'y livrer avec bonheur à ses méditations solitaires, à ses études chéries. « Puisque les devoirs de ma place me prennent ma journée, disait-il, il faut bien que, pendant la nuit, je retrouve le temps perdu pour mon instruction, » et, après une journée consacrée à un travail assidu, fatigant et sans intérêt pour l'esprit, il avait plus besoin de vie intellectuelle que de repos physique. Trop pauvre pour pouvoir s'acheter des livres, il les composa lui-même. Toutes les questions de philosophie, les phénomènes naturels, les problèmes de mathématiques, qu'il eût voulu étudier dans les auteurs qui les ont traités, il les approfondit dans sa pensée. Plus tard il aima à se rappeler la joie qu'il avait éprouvée, lorsqu'il lui fut donné de se procurer ces livres tant enviés, et qu'il vit que ses propres découvertes dans les sciences étaient conformes à celles des savants, et que plus d'une fois

il avait été plus exact qu'eux (1). Mais c'était dans les sentiments religieux qu'il puisait surtout le sujet de ses méditations ; alors son âme s'élevait vers l'auteur de toutes choses, et exhalait ses plus nobles inspirations. Dans une douce mélancolie du présent, il s'abandonne à ses projets d'avenir, et dévoile son ambition de devenir un jour utile à sa patrie, à ses semblables : « Je te salue, ô nuit amie, confidente de toutes mes pensées. Je te salue, ô silence favorable qui succède enfin aux occupations tumultueuses de la journée. Je vous salue, paix, calme, solitude, qui me rendez à moi-même et me laissez jouir de ma raison et de mon cœur ! Je vous salue, ô temple majestueux et simple, qui m'accordez un doux asile, loin du bruit des passions humaines... Oui, ô Dieu, je ne suis jamais mieux que lorsque, élevant mon cœur à vous avec une entière bonne foi, j'applique ma faculté de connaître à me connaître moi-même, et à vous connaître, vous qui m'avez fait ce que je suis, ma faculté de sentir à vous bénir de vos bienfaits, des nombreux secours que vous tendez à ma frêle existence et du bonheur dont vous m'avez permis de jouir. O Dieu, qu'il est bon à l'homme droit de s'élever à vous! Heureux celui qui, vous connaissant avec clarté, pleinement soumis à l'ordre que vous avez établi, repentant des fautes qui échappent à sa misère sans être découragé par elles, consumé par l'amour du bien, vient souvent chercher auprès de vous la consolation et le repos, s'y armer de force contre les dangers, et apprendre à bien aimer ses frères. Pour moi, c'est auprès de vous que je viens me dédommager des rapports stériles et secs, des entretiens insignifiants qui forment seuls l'issue de mes relations actuelles et de ces occupations mécaniques qui ont rempli ma journée. C'est auprès de vous que je viens prendre conseil dans mes embarras, régler ma conduite et asseoir mes opinions ; vous êtes ma seule science, et une grande bonne foi ma seule étude. Mon imagination est

(1) Un grand nombre de ces méditations existent dans les manuscrits laissés par M. de Gérando, et portent pour titre : *Mes nuits de Naples*.

calmée par la grande confiance que vous inspirez à mon cœur. Je sais que j'entrerai par là dans l'ordre de votre providence. Je me repose pleinement de mon sort sur sa sagesse et sa bonté. Si j'ai sincèrement cherché à remplir sa volonté sur moi pendant la vie, si j'ai tâché de me confirmer en tout à l'ordre, j'espérerai tout de sa clémence. Je dirai comme je dis en allant au repos : je suis dans l'ordre de sa volonté. C'est le sujet de ma confiance et de ma joie. O nuit! je te quitte avec tes douceurs, je quitterai aussi un jour la lumière, mais gloire à l'ordonnateur suprême, et béni soit son vouloir. Oui, mon bonheur est de le répéter, de le dire, de le redire à toute la nature, et en concert avec tous les êtres : *Gloire à l'ordonnateur suprême, et béni soit son vouloir !* » Telles étaient les pensées, tels étaient les sentiments auxquels se livrait le jeune commis, lorsqu'il quittait son comptoir.

Pendant que M. de Gerando occupait ce modeste emploi, il obtint un congé de quinze jours et alla le passer dans un ermitage situé sur le mont Vésuve. Il proposa à l'ermite chargé de guider les voyageurs et de les secourir au besoin, de partager sa solitude pendant le temps qui lui était accordé. Sa proposition fut acceptée avec d'autant plus d'empressement que le religieux profita de la présence du jeune novice, pour se rendre dans la ville voisine, et M. de Gerando plus ermite, en réalité, que le solitaire qu'il remplaçait, jouit avec délices de ces quinze jours de pieuses méditations et de vie intellectuelle.

L'amnistie prononcée après le 9 thermidor, permit aux Lyonnais émigrés de rentrer dans leurs foyers. M. de Gerando fut rendu à sa famille et voulut reprendre du service à 'armée; mais Camille Jordan, revenu aussi de son lieu d'exil, fut élu député au conseil des Cinq-Cents en 1797, et manifesta le vœu d'y être accompagné par son ami; M. de Gerando se dévoua et partit avec lui. La mission des députés était alors grande et périlleuse, et l'on sait avec quel courage, quel talent Camille Jordan sut la remplir. Le coup d'état du 18

fructidor, qui devait condamner à la déportation les plus honorables citoyens, était prévu, et M. de Gerando avait ménagé une retraite à son ami chez M[me] de Grimaldi, rue de la Planche. Mais Camille Jordan s'émut si peu du danger, que M. de Gerando, dans la nuit du 17 au 18, eut beaucoup de peine à l'arracher de son lit, pour lui faire accepter le refuge préparé. Il était temps : le matin, les deux amis entendirent, sous leurs croisées, les crieurs publics annoncer l'arrestation des députés Camille Jordan, Barbé-Marbois, Lally-Tollendal, etc., etc., avec une longue liste de proscrits. Camille Jordan parvint à gagner l'Allemagne. M. de Gerando l'accompagna à Bâle et à Tubingue, et s'acquitta noblement de sa dette envers lui. Ils avaient pris les noms d'Oreste et Pilade, mais ces deux modèles de l'amitié que l'antiquité présente à notre admiration, restent au-dessous de ceux que nous offrent de Gerando et Camille Jordan. Quel dévoûment réciproque ! Quelle affectueuse sollicitude s'empare de l'un lorsqu'un danger menace l'autre ! quelle active tendresse pour assurer son salut !

Les deux amis arrivés en lieu de sûreté, dans un pays tranquille, auraient pu oublier les maux soufferts dans la patrie qui les proscrivait ; à la fleur de l'âge ils auraient pu trouver dans les distractions du monde, où leur mérite leur assurait un rang élevé, une douce compensation aux souffrances passées. Mais leur esprit et leur cœur avaient d'autres besoins, et pour eux l'amitié était un lien sacré. Ils s'aimaient pour se rendre meilleurs, pour s'aider mutuellement à grandir sans cesse en savoir, en sagesse, en vertu. M. de Gerando possédait la langue allemande, il fit connaître à son ami toutes les richesses de la littérature germanique. Camille Jordan savait l'anglais, à son tour il initia son ami à la connaissance des meilleurs auteurs britanniques, et surtout à celle de l'école des philosophes d'Ecosse, que M. de Gerando par sa tendance personnelle avait le plus d'intérêt à étudier. Chacun des amis tenait un journal où leurs actes, leurs impressions étaient notés avec soin. Ils

se communiquaient leurs tablettes, et la conscience de l'un était le miroir dans lequel venait se refléter l'âme entière de l'autre. Ils s'éclairaient, se guidaient mutuellement, l'approbation de son ami était ce que cherchait, ce qu'ambitionnait chacun d'eux.

Déjà à cette époque, M. de Gerando se montrait tel qu'on l'a connu à la maturité de l'âge ; les souffrances de l'exil ne purent éteindre dans son âme la soif ardente du savoir, ni affaiblir son culte pour la vertu, et les sentiments de cette pieuse charité, qui devaient produire plus tard des fruits si abondants. On en trouve la manifestation à chaque page du journal qu'il écrivait en 1798 : « J'ai vu, dit-il, j'ai rencontré un homme de bien, un véritable homme de bien. Le jour où il a fait une telle rencontre est un jour de fête pour le sage; il supporte avec sérénité l'exil, la pauvreté. Ah! qu'un tel homme est au-dessus d'un homme d'esprit, d'un savant!..... J'ai pu faire du bien à une veuve, faire du bien, un peu de bien, un bien obscur, mais véritable. Voilà le bonheur de la vie, voilà la richesse de l'homme ; je l'ai vu, je l'ai senti mieux que je ne l'avais jamais senti.... Que le bien, fait en commun avec un ami, a plus de douceur encore ! Nous avons visité ensemble une famille d'infortunés. Nous avons célébré la fête de l'amitié par une bonne action ». Ainsi à l'âge de vingt-six ans M. de Gerando était un sage. Son âme, embrasée de l'amour du bien, éprouvait déjà le besoin de consoler l'affligé, de secourir le pauvre, de venir en aide à la veuve et à l'orphelin. Sa belle vie commença le jour où il fut maître de ses actions. Elle se restreignit ou se déploya selon les circonstances qui l'environnèrent ; mais les années et les événements ne firent que développer les vertus qu'il possédait dès sa jeunesse.

En 1798, les deux amis se séparèrent de nouveau ; Camille Jordan alla une seconde fois en Angleterre; M. de Gerando avait repris du service dans l'armée et vint en garnison à Colmar. Il avait déjà séjourné dans cette ville en accompagnant Camille Jordan à Bâle, et l'un et l'autre avaient été ac-

cueillis par le poëte Pfeffel, le La Fontaine de la littérature allemande. Cet aimable vieillard, quoique pauvre et aveugle, attirait autour de lui, par le charme de son esprit, l'aménité de son caractère, l'élite des jeunes personnes de la noblesse alsacienne; il se plaisait à les faire participer aux trésors de son érudition et aux inspirations de son génie poétique. Parmi elles, M. de Gerando avait distingué Mlle Annette de Rathsamhausen, et il obtint sa main en décembre 1799. Mme de Gerando, remarquable par l'élévation, la grâce et la finesse de son esprit, ne l'était pas moins par la beauté de son cœur et l'énergie de son caractère. Elle avait été un modèle de piété filiale pendant les orages de la révolution; unie à M. de Gerando, elle ne fut pas sans influence sur la brillante carrière qu'il parcourut. La réserve et la modestie naturelle de M. de Gerando, lui inspiraient la défiance de ses propres forces et portaient quelquefois une sorte d'indécision, d'hésitation dans son caractère. Il trouva dans la compagne de sa vie une intelligence supérieure qui savait apprécier les puissantes facultés de son esprit, un jugement droit et solide, une volonté ferme, arrêtée, qui n'hésitait pas à exécuter ou à conseiller ce que son tact délicat lui indiquait devoir être le meilleur. Dieu avait créé l'une pour l'autre ces deux nobles âmes, et ceux que l'amitié admettait dans leur commerce intime peuvent dire le charme qu'y répandait la communauté de leurs pensées et de leurs sentiments. La conversation de Mme de Gerando avait un attrait particulier par l'originalité de son esprit, la vivacité de ses impressions. Ses lettres, où se peignent les plus suaves inspirations du cœur, sont des modèles d'élégance. Mme de Staël disait qu'elle ne connaissait que deux femmes qui sussent écrire d'une manière supérieure : Mme de Gerando et Mme Necker de Saussure. On a l'espoir que ce jugement, que le lecteur a déjà complété en nommant celle qui l'a prononcé, pourra être justifié un jour par la publication de quelques-unes des lettres que possèdent les fils de Mme de Gerando.

Pendant que M. de Gerando était en garnison à Colmar, et

peu avant son mariage, il lut dans les feuilles publiques cette question mise au concours par l'Institut de France : « Déterminer quelle a été l'influence des signes sur la formation des idées. » M. de Gerando conçut aussitôt la pensée de traiter ce sujet difficile. Son âme saisit avec avidité l'occasion de mettre en œuvre ses riches facultés et de faire fructifier les connaissances acquises par ses profondes études et ses longues méditations. Le service militaire auquel il était astreint n'arrêta point l'essor de sa pensée, et les relations sociales qu'il avait formées, loin de le distraire de ses travaux philosophiques, le secondèrent dans leur exécution. Le prix proposé devait être décerné le 15 germinal, an VII (1799), le délai était court; des mains amies vinrent en aide à l'auteur. Mlles de Rathsamhausen, de Berckheim, Pfeffel, se hâtèrent de copier ses pages à mesure qu'il les écrivait. Le précieux manuscrit, envoyé à temps, remporta le prix. Les juges, frappés du mérite de l'œuvre, furent plus étonnés encore, lorsqu'en brisant le cachet, qui couvrait le nom du lauréat, ils virent la signature d'un simple chasseur à cheval. L'événement fit époque dans les fastes de l'illustre assemblée et le triomphe du vainqueur fut éclatant. L'Institut émit le vœu que le soldat philosophe fût appelé à Paris, et François de Neufchâteau, alors ministre de l'intérieur, obtint pour lui un congé, qui fut renouvelé jusqu'à sa libération complète du service (1). A son arrivée dans la capitale, M. de Gerando fut entouré, recherché par tous les hommes éminents. Il voulut, avant tout, payer son tribut de reconnaissance à François de Neufchâteau ; mais le ministre était destitué, disgracié, et il ne put voir qu'en secret celui qui l'avait protégé, et lui avait facilité les moyens de sortir d'une carrière si peu en harmonie avec ses goûts naturels. Lucien Bonaparte avait succédé à François de Neufchâteau et disposait de toute l'administration de l'intérieur. Il aimait les hommes distingués et savait se les attacher. Il fit venir le jeune philosophe et lui

(1) Sa curieuse feuille de route existe encore dans ses papiers de famille.

demanda quel emploi il désirait obtenir pour être fixé à Paris. M. de Gerando, que l'ambition du pouvoir n'a jamais pu atteindre, même dans les positions les plus élevées où la fortune le plaça plus tard, lui que tout Paris nommait alors et comblait d'hommages, en présence du ministre qui dispose des faveurs et lui en offre la jouissance, M. de Gerando se borne à demander, au choix du ministre, une place modeste qui lui donnât de quoi vivre, en lui permettant de continuer ses travaux philosophiques. Tant de modestie ajouta à l'admiration de Lucien, qui satisfit aux vœux de M. de Gerando, en le nommant secrétaire du bureau consultatif des arts et du commerce, en l'an VIII.

La même année, M. de Gerando publia son important ouvrage *des Signes et de l'art de penser, considérés dans leurs rapports mutuels*. Suivant le conseil de ses amis, il s'était engagé à faire imprimer son mémoire, couronné par l'Institut, et en le revoyant, le complétant, il se trouva avoir écrit une œuvre en quatre volumes. Analysant les facultés de l'esprit humain, l'auteur observe d'abord les actes isolés de chacune d'elles, puis il les fait agir simultanément et combine leur action réciproque; il présente ainsi le tableau complet de toutes nos facultés, et démontre admirablement le jeu de l'intelligence dans la formation de nos idées. Il examine ensuite les divers genres de signes qui servent à manifester les conceptions de l'esprit : les gestes, la parole, le dessin, l'écriture, etc., etc.; il apprécie la nature de chaque espèce de signes, leur influence sur le développement de nos facultés, et le perfectionnement, qu'à leur tour nos facultés ont amené et peuvent amener encore dans ces divers instruments de la pensée.

Cette œuvre marque le point de départ de la philosophie de M. de Gerando et mériterait, à ce titre seul, une attention toute spéciale. Écrite évidemment sous l'influence des idées de Condillac, qui dominait alors, en maître absolu, toutes les régions de la métaphysique, elle a cependant son caractère propre et bien distinct. Elle signale et réfute victorieusement

les erreurs du maître. L'auteur donne aussi un traité des sensations, mais, plus complet et plus vrai : il rend à l'âme son action propre, sa spontanéité, que le premier lui enlève dans les hypothèses enfantées par son imagination, et que la réflexion et l'exacte observation des faits viennent détruire une à une. M. de Gerando caractérise d'un trait de plume le système de Condillac. « Il a dit, en partie, ce que les signes sont à notre esprit, mais il n'a point dit ce que l'esprit est aux signes et comment il agit sur eux. »

Il est vrai qu'au début de son ouvrage, l'auteur s'exprime ainsi : « Je pars du principe reconnu aujourd'hui par tous les philosophes, que l'origine de toutes nos connaissances est dans nos sensations... » Mais en développant ce principe, il s'éloigne de plus en plus de ce qu'on appelle l'*école des sensualistes*, et s'élève au spiritualisme qui était la tendance naturelle de toutes ses pensées, de tous ses sentiments : « Il n'est personne, dit-il, qui ne convienne qu'apercevoir un fait ne soit pour l'esprit l'origine de toutes les connaissances... La présence d'une idée dans l'esprit est un fait comme celle d'une sensation, et nous prenons connaissance de l'une et de l'autre... Il faut prendre garde, du reste, de ne point attribuer une importance trop exagérée au développement de notre sensibilité physique, erreur dans laquelle tombent aujourd'hui, assez souvent, les philosophes, et contre laquelle j'aurai encore occasion de m'élever par la suite... De ce principe que *toutes nos connaissances ont leur origine dans les sens,* on a voulu conclure que tous nos jugements étaient fondés sur l'expérience, mais, en établissant cette conséquence, on a été trompé par une équivoque. En effet, les sens, en nous transmettant nos idées, ne nous fournissent que les matériaux de nos jugements abstraits, et ne nous fournissent point ces jugements eux-mêmes... On parle sans cesse aujourd'hui de faire servir la philosophie aux progrès de la morale ; mais pourquoi parle-t-on si peu de faire servir la morale à la philosophie ? On a voulu étendre le pouvoir de l'analyse sur les notions élémentaires de nos devoirs ; c'est

de cette opiniâtreté à demander des preuves de tout, que sont nés les arguments du septicisme, toujours en contradiction avec lui-même, parce qu'il cède dans la pratique à la voix toute puissante du sentiment, à l'instant même où il semble en combattre l'autorité avec les armes de la logique. De cet abus est née la manie, si commune aux philosophes, de vouloir tout expliquer, et de prétendre sans cesse remonter aux causes premières, lorsque l'expérience ne nous offre que des effets subordonnés.

« Nous dirons aux philosophes : Ne séparez point l'amélioration des hommes de leur perfectionnement intérieur, et, pour ce grand ouvrage, attendez plus encore de l'influence de vos actions que de celle de vos écrits. Le perfectionnement de la raison ne s'opérera pas sans la réforme des mœurs ; la philosophie ne peut mieux augurer de ses destinées futures, qu'en les confiant aux mains de la morale, et en plaçant l'espérance de ses succès sous la garantie de la vertu. »

Ces fragments extraits de l'ouvrage ne renferment-ils pas les principes du plus pur spiritualisme? C'est donc à tort qu'on a prêté à M. de Gerando les opinions de l'école sensualiste, dans ses premières œuvres philosophiques. Pour juger un auteur avec une entière impartialité, il est nécessaire de se placer au point de vue où il s'est trouvé lui-même lorsqu'il écrivait, de bien connaître le milieu dans lequel vivait sa pensée, au moment où il l'a manifestée et transmise. Il est bien certain que si l'on fait franchir aux œuvres scientifiques la distance d'un demi-siècle (et quel demi-siècle! il renferme une ère nouvelle, une révolution complète dans les sciences, comme en politique), et que l'on compare les écrits de la fin du XVIIIe siècle avec ceux de nos jours, sans avoir égard à l'intervalle qui les sépare, ni à la marche progressive qui conduit des uns aux autres, on portera un jugement faux et injuste. Lorsque le même auteur a écrit aux deux époques, il laisserait des regrets aux esprits sages, aux amis de la vérité, si ses dernières œuvres reproduisaient invariablement les mêmes idées que les premières ; car il serait resté stationnaire,

tandis que tout aurait marché autour de lui, et son esprit aurait rétrogradé. Dans le mouvement universel, quiconque n'avance pas, recule. Ils ont donc commis une erreur, et une erreur grave, fondamentale, ceux qui ont prétendu que M. de Gerando a varié dans ses opinions philosophiques; qu'au début de sa carrière, il appartenait à l'école des sensualistes, et que ce n'est que plus tard, en abandonnant son premier drapeau, qu'il s'est rangé sous celui du spiritualisme. Non, non, l'âme entière de M. de Gerando proteste contre une semblable assertion : elle a toujours appartenu au spiritualisme; elle en portait le germe en elle-même, ses études l'ont successivement fait fructifier, l'ont développé; ses idées n'ont point changé, elles se sont étendues et complétées. Assurément, si l'on compare dans une juxta-position les premières œuvres de M. de Gerando avec les dernières, et qu'on les juge selon les idées qui ont triomphé aujourd'hui, sans considérer les progrès accomplis dans ce long intervalle, on trouvera, çà et là, des formules, des expressions appartenant à l'école sensualiste; mais, le plus souvent, c'est pour en combattre, en réfuter les doctrines, et rectifier les termes qu'elle emploie. Qu'on se reporte par la pensée à l'époque à laquelle M. de Gerando a écrit ses premiers ouvrages, à cette époque de doute et de destruction, où le scepticisme gagnait toutes les classes de la société et devait naturellement conduire au matérialisme; car lorsqu'on doute sur toutes choses, on est bien forcé, cependant, de finir par croire à la matière qui tombe sous les sens; alors on reconnaîtra que M. de Gerando a su se frayer une route à lui, et occuper une place bien distincte parmi les philosophes de cette époque, en jetant ainsi au milieu d'eux les bases de l'école spiritualiste. C'est lui qui, dès le commencement de ce siècle, s'est placé à la tête de cette école et l'a fait revivre en France. C'est en vain que, sans s'être donné la peine d'étudier ses œuvres, et les jugeant selon l'opinion qu'on veut lui prêter, on cherche à le refouler parmi les sensualistes : c'est en vain qu'on veut lui ravir l'honneur d'avoir relevé le

premier, le drapeau du spiritualisme parmi nous, pour en attribuer le mérite à d'autres qui à cette époque n'avaient pas encore quitté les bancs du collége ; la justice de la postérité a commencé pour M. de Gerando, et déjà elle a marqué sa place parmi les maîtres de la philosophie.

Le *Traité des signes*, cette œuvre capitale de M. de Gerando, trop peu connue de nos jours, trop peu étudiée, annonce l'ère virile de son intelligence, cette ère où il commence à produire, à partager avec les autres les richesses de son âme : c'est l'œuvre d'un philosophe consommé ; elle dénote une prodigieuse érudition, les plus hautes facultés de l'esprit, et l'auteur n'avait que vingt-huit ans lorsqu'il l'a composée ! L'ouvrage est écrit avec une rare vigueur de style et une verve souvent entraînante. Les chapitres qui traitent de l'influence exercée par le langage sur le développement des facultés de l'esprit, celui surtout qui porte pour titre : *De la parole et du chant*, sont de vrais modèles d'éloquence. En publiant cet ouvrage, l'auteur avait moins pour but de faire connaître sa propre pensée, que d'aider les autres à bien se rendre compte des ressources que possèdent les facultés de l'esprit humain, à faire l'éducation de chacune d'elles, et à savoir leur imprimer une sage et utile direction, ainsi qu'il le fera plus tard sur les sentiments et les penchants du cœur ; car le *Traité des signes et de l'art de penser* porte en lui le germe du *Perfectionnement moral*. Le premier nous enseigne l'art de diriger notre pensée, comme le second nous apprendra l'art de gouverner notre cœur.

Pendant que M. de Gerando s'occupait de ces hautes questions de philosophie, il s'efforçait en même temps de les traduire en un code de morale pratique qu'il enseigna au Lycée, aujourd'hui l'Athénée, où il professa un cours public de philosophie morale en 1800 et 1801. On peut juger aisément ce que devaient être ces leçons, qui donnaient les préceptes de la vertu, appuyés de l'autorité de l'exemple (1).

(1) Ce Cours existe en manuscrit au nombre des œuvres inédites de M. de Gerando.

En 1801, M. de Gerando publia ses considérations sur les diverses *méthodes à suivre dans l'observation des peuples sauvages*. Ce mémoire, adressé au capitaine Baudin et aux observateurs qui l'accompagnaient, avait été demandé à l'Institut, qui désigna M. de Gerando pour le rédiger. Dans cet opuscule, qui renferme un véritable traité philosophique, l'auteur présente un cadre complet, réunissant tous les points de vue sous lesquels les nations sauvages ou inconnues peuvent être envisagées par le philosophe. Dans un coup d'œil rapide, il signale le haut intérêt qu'offrirait à la science une échelle exacte des divers degrés de civilisation de ces peuples, en assignant à chaque degré les propriétés qui le caractérisent. Il fait ressortir la lumière qui jaillirait des expériences qu'on pourrait établir sur l'origine et la génération des idées, sur la formation et les progrès des langues. « Le voyageur philosophe, dit-il, qui navigue vers les extrémités de la terre, traverse la suite des âges ; il voyage dans le passé ; chaque pas qu'il fait est un siècle qu'il franchit. »

L'auteur démontre les vices des observations faites jusqu'alors, indique les défauts qui en sont la source ; puis il donne une analyse complète des observations qui sont à faire, l'ordre et la méthode qui doivent présider à cette étude. « L'art de bien étudier les langues des peuples sauvages, dit-il, réduit en préceptes, serait un des chefs-d'œuvre de la philosophie » ; et l'auteur trace tous les linéaments de l'œuvre. Il signale avec une merveilleuse sagacité les secours que le voyageur trouverait dans l'étude du langage des gestes des sourds-muets, pour pouvoir entrer en communication avec les sauvages ; la similitude qui existe entre le sauvage et le sourd-muet, non instruit ; la différence qui résulte cependant des habitudes de l'un, placé au sein d'un peuple civilisé, et des habitudes de l'autre qui n'est point sorti de ses forêts. Il trace le tableau analytique des langues, et la route qu'on doit suivre pour remonter à leur formation naturelle et arriver à leurs éléments primitifs ; il résume ainsi d'une manière succincte les bases d'une grammaire générale. Après être entré

en communication complète avec le sauvage par l'étude de sa langue et de tous les moyens employés par lui pour manifester sa pensée, le voyageur doit le considérer dans l'ensemble de sa vie comme individu isolé, sous le double rapport de son existence morale et physique, puis dans sa vie commune, avec ses frères, envisageant leur état social, industriel et politique.

L'auteur apprécie toutes les difficultés d'une semblable étude pour le voyageur, les obstacles qu'il rencontrera chez les sauvages, la patience, la persévérance et le courage qu'une telle étude réclame de sa part; il l'encourage dans sa noble mission par les vues élevées qui doivent y présider, et par cette chaleur du sentiment, que l'auteur puise en lui-même. « O vous, dit-il, qui, portés par un généreux dévouement sur ces rives lointaines, approcherez bientôt de ces peuples sauvages, paraissez auprès d'eux comme les députés de l'humanité tout entière; présentez-leur, en son nom, le pacte d'une fraternelle alliance; faites-leur oublier que de farouches aventuriers ne cherchèrent leur séjour que pour les dépouiller ou les asservir; ne vous présentez à eux que pour leur offrir des bienfaits. Portez-leur nos arts et non notre corruption, le code de notre morale et non l'exemple de nos vices, nos sciences et non pas notre scepticisme, les avantages de notre civilisation et pas ses abus. »

Malheureusement on compte peu de voyageurs philosophes et moins encore de philosophes voyageurs; cependant les premiers pourraient rapporter de riches moissons à la science, et les seconds pourraient souvent éclairer leurs utopies hasardeuses de toute la lumière qui jaillit de l'incontestable autorité des faits.

En 1802 l'Institut nomma M. de Gerando membre correspondant de la classe des sciences morales et politiques, à la place du général Caffarelli du Falga, mort à quarante-cinq ans au siége de Saint-Jean d'Acre et dont il prononça l'éloge (1). M. de Gerando dédia cet éloge aux instituteurs de

(1) On sait que la section de l'Académie des sciences morales et politiques

la jeunesse française, comme un puissant encouragement à donner aux maîtres, un beau modèle à offrir à l'émulation des élèves; il l'écrivit avec tout l'enthousiasme qu'inspire à une belle âme la vie d'un héros; il le montre tour à tour philosophe pratique, savant érudit, instituteur dévoué et bénévole de la jeunesse, législateur habile, guerrier valeureux, car Caffarelli fut tout cela dans sa carrière glorieuse et pourtant si limitée. A la bravoure militaire, il unissait les lumières du savant et les vertus du sage. Son biographe retrace sa vie avec cette éloquence du cœur, ce culte du beau et du bon, qui dénotent une sympathie intime entre celui qui fait l'éloge et celui qui en est l'objet, et démontrent que les vertus louées dans le second, résident aussi dans celui qui les signale à l'admiration publique.

Pendant le peu d'années que M. de Gerando passa dans ses modestes fonctions de membre du bureau consultatif des arts et du commerce; il rendit d'importants services à l'agriculture et à l'industrie. Il fut un des principaux fondateurs de la *Société d'encouragement,* qui favorise si puissamment les progrès de notre industrie nationale. Il s'entoura des lumières et de l'appui des hommes éminents dans la science et dans le pouvoir, rédigea les statuts de la société, forma une liste de fondateurs zélés et dévoués, et prononça le discours d'ouverture, en séance publique, le 9 brumaire an x (1802). Nommé président de cette société, à son origine, il ne voulut conserver ensuite que les fonctions de secrétaire général, qu'il remplit jusqu'à la fin de sa vie. Chaque année il faisait le rapport sur les résultats des travaux de la société, sur les prix décernés, sur les perfectionnements provoqués par elle, sur les découvertes soumises à son approbation, et payait un tribut d'hommage et de reconnaissance à la mémoire des membres de la société, que la mort avait

fut supprimée peu après sa création, et qu'elle a été rétablie par l'ordonnance royale du 28 octobre 1832, lorsque M. Guizot fut appelé au ministère de l'instruction publique. M. de Gerando fut l'un des membres qui formèrent de droit le noyau de cette Académie.

enlevés dans le courant de l'année. Ces rapports, modèles de précision et de clarté, sont insérés dans les bulletins de la société et formeraient la matière de plusieurs volumes; ils contiennent en même temps une intéressante biographie d'hommes distingués.

Ce fut aussi en 1802 que M. de Gerando composa son traité sur la *Génération des connaissances humaines*, et remporta le prix que l'Académie des sciences de Berlin avait proposé pour la question suivante: « Démontrer d'une manière incontestable, l'origine de toutes nos connaissances, soit en présentant des arguments non employés encore, soit en présentant des arguments déjà employés, mais en les présentant d'une manière nouvelle et d'une force victorieuse de toute objection ». Ce mémoire, dont l'Académie de Berlin ordonna l'impression, est divisé en deux parties : la première est consacrée à l'examen et à la discussion des systèmes proposés par les philosophes pour expliquer la génération des idées; elle renferme l'analyse raisonnée de ce que d'autres ont fait. La seconde est consacrée à la recherche et à la proposition d'un nouveau système qui résume ce qu'il y a d'utile dans les systèmes existants, en réforme les imperfections, en comble les lacunes; l'auteur essaie d'exécuter ce qu'ils ont laissé à faire.

Dans la première partie, il expose sommairement tous les systèmes des philosophes anciens et modernes qui ont cherché à expliquer l'origine et la génération des idées, signale le trait distinctif, le caractère propre de chacun d'eux, et range tous ces philosophes en deux grandes classes: ceux qui admettent des idées innées ou inhérentes à l'intelligence, et ceux qui faisant dériver exclusivement toutes nos connaissances des sensations, ont adopté le principe « qu'il n'y a rien dans l'entendement, qui n'ait d'abord été dans les sens ». Il met ainsi en présence les deux grandes écoles opposées de l'*idéalisme* et du *matérialisme;* il démontre les erreurs, résultant de l'exagération de l'une, qui détache, pour ainsi dire, l'âme du corps et méconnaît la coopération des organes extérieurs

dans la formation des idées; les erreurs nées de l'exagération de l'autre école, qui déclare que toutes nos idées viennent des sens, et méconnaît ainsi l'action de l'intelligence sur la matière. Dans cette analyse raisonnée et dans la réfutation de ces divers systèmes, l'auteur démontre d'une manière victorieuse que toutes nos connaissances ont eu leur première origine dans une *impression sensible*. Il prouve par une observation précise que les notions intellectuelles les plus abstraites, les notions morales et jusqu'à l'idée la plus élevée, planant sur toutes les autres et les dominant toutes, l'idée de Dieu, ont eu pour première base, pour point de départ, une *sensation*, c'est-à-dire une impression transmise par un de nos sens. « On a coutume, dit l'auteur, de mettre en contraste et en antithèse l'esprit et les sens; mais ce n'est ici qu'une équivoque et un abus visible des termes: si, par les *sens*, on entend les organes extérieurs, ce contraste peut avoir quelque fondement, mais si l'on considère les *sens* comme la faculté d'éprouver des sensations, ce contraste n'a plus aucun motif. Les sensations étant nos *manières d'être*, appartiennent aussi étroitement à notre esprit que quelque chose que ce puisse être. Il n'y a rien de *matériel* en elles, il n'y a de matériel que l'objet extérieur auquel on les rapporte. Les sensations elles-mêmes sont une preuve et une preuve sans réplique de la *simplicité* du principe pensant...

« On croit voir le principe de la morale naturelle en danger, par l'effet de cette doctrine qui fait dériver des sens toutes les notions de notre esprit. Il semble que dès lors que ces notions sont formées par nous, elles deviennent arbitraires et conventionnelles. Mais cette doctrine a-t-elle altéré la connaissance que nous avons des lois de la nature physique? L'a-t-elle rendue incertaine? Les idées que nous avons de la loi du mouvement et de la pesanteur sont-elles arbitraires, parce qu'elles sont acquises et engendrées par l'entendement? Or il en est, à cet égard, des maximes de la morale, comme des lois de la physique; la vertu est la loi naturelle du monde moral. Cette loi se découvre par l'observation, comme celles

qui régissent la matière ; seulement cette observation se compose à la fois, et de la réflexion sur nous-mêmes, et de l'observation de ce qui se passe hors de nous. Dire que nous avons formé l'*idée d'une loi*, ce n'est pas dire que nous ayons formé cette loi elle-même.

« Mais l'idée de Dieu, direz-vous, est-elle venue par les sens? Je répondrai : Ses matériaux, ses éléments sont venus par les sens, c'est-à-dire par l'observation de ce qui est hors de nous, et par la réflexion sur nous-mêmes. C'est avec ces matériaux ensuite, que l'entendement l'a formée, mais sur le grand et beau modèle que lui présentait cet ensemble de bonté, de puissance, de sagesse, qui se manifeste dans tout ce qui existe. Si vous infirmez le témoignage des sens, vous étendez un nuage sur cette précieuse lumière que réfléchissait sur nous le spectacle de l'univers, et vous éloignez Dieu de nous en nous voilant ses ouvrages, qui sont comme le miroir dans lequel une âme pure aime à le contempler et à le reconnaître. »

Dans la seconde partie, l'auteur donne un nouveau système sur la génération des idées, système qui lui est propre, et qui est le fondement de sa philosophie. Son lumineux éclectisme, trace la route de la vérité entre les deux extrêmes, là où d'habitude le sage la découvre. Après avoir signalé l'exagération des deux écoles, dont l'une n'a voulu considérer que la pensée indépendante de l'office des sens, et l'autre qui n'a cherché que dans les sens l'action de la pensée, M. de Gerando rétablit l'union de l'âme et du corps, démontre leur action réciproque et simultanée, et restitue à l'homme la plénitude de sa vie, telle que Dieu la lui a donnée dans l'union de sa double nature corporelle et spirituelle. « Nos *sens*, dit-il, ne sont pas distincts de nous-mêmes. Nos sens ne sont que notre *âme* considérée dans la faculté qu'elle a de recevoir certaines manières d'être en présence des objets. Leibnitz s'alarme de penser que l'âme soit si vide par elle-même, qu'elle ne soit rien sans les images empruntées du dehors; Mais ses idées, ses sensations, ne viennent point du dehors.

elles sont en *elle*, elles ne sont *qu'en elle*, elles lui appartiennent en propre. Les objets externes ne sont que des *occasions*, des *excitateurs*, et ces excitateurs sont nécessaires dans le système de Leibnitz, comme dans le nôtre». Après avoir rappelé les principaux systèmes imaginés par les philosophes, pour expliquer l'origine de nos connaissances, en démontrant leur imperfection ou leur insuffisance, l'auteur résume ainsi sa pensée : « Il y a du vrai dans chacun d'eux ; le tort qu'on a eu a été de les rendre exclusifs », et il expose la méthode qu'il convient de suivre dans cette difficile recherche. Il met dans tout son jour le principe fondamental, que toutes nos idées dérivent des sensations, et explique d'une manière irrécusable *comment* elles en dérivent. Il fait voir que toutes les facultés humaines concourent de diverses manières à la formation des idées ; il donne le tableau et la définition de ces facultés. Il considère ensuite ces facultés une à une, et explique comment chacune d'elle coopère d'une manière plus ou moins directe à la formation de ces diverses espèces d'idées. Il montre comment les matériaux *primitifs* sont tous renfermés dans la *sensation*, en comprenant sous le nom de sensation tout l'ensemble des modifications qu'excite en nous la présence des objets, il fait voir qu'un grand nombre de matériaux secondaires sont fournis, ou par la volonté, ou par nos autres facultés, suivant la manière dont elles s'approprient, dont elles modifient les matériaux primitifs ; que cette double espèce de matériaux, diversement préparés, décomposés, combinés par nos diverses facultés, donne naissance à toutes les espèces d'idées, même à celles qui sont les plus éloignées des idées sensibles. Après avoir démontré l'origine et la génération des connaissances, M. de Gerando donne une savante classification de toutes les idées sensibles et abstraites, selon leur connexité, leur analogie, leur enchaînement naturel. Toutes les vérités connues, toutes celles que notre esprit peut concevoir, se trouvent indiquées à leur place, dans l'ordre qui leur appartient ; adoptant pour critérium de la pensée l'*observation* et l'*expérience*. « Les expé-

riences, dit-il, servent d'auxiliaire à l'observation. Par l'observation on écoute la voix de la nature, par les expériences on l'interroge». L'auteur, il est vrai, pose en principe, avec l'école des sensualistes, que toutes nos idées ont leur première origine dans les sens. Mais tandis que ceux-ci, en développant leur axiome, matérialisent l'esprit, pour ainsi dire, M. de Gerando spiritualise les *sens*, en expliquant comment ils concourent à la formation des idées. Ainsi M. de Gerando et Condillac, partant du même point, suivent une route différente et arrivent à deux termes diamétralement opposés : tandis que les sensualistes aboutissent au matérialisme, M. de Gerando atteint au spiritualisme le plus élevé, en fait renaître l'école en France, et l'asseoit sur ses véritables bases : il n'a donc de commun avec les sensualistes, que la lettre de l'axiome qui leur sert de point de départ. Dans son traité de la *Génération des connaissances humaines*, M. de Gerando continue de la manière la plus péremptoire la réfutation de Condillac, dont on a voulu le faire un disciple. Ce mémoire remarquable, que l'auteur a écrit en dix-sept jours, est une suite du *Traité des Signes et de l'art de penser ;* il développe et complète les principes de philosophie exposés dans le premier, et comme toutes ses autres œuvres, il porte ce cachet particulier de l'auteur qui sait associer les idées morales aux questions les plus abstraites de la métaphysique; pour lui la pensée n'est jamais séparée des sentiments du cœur.

Depuis longtemps M. de Gerando s'occupait à classer et à analyser tous les systèmes de philosophie ; la question mise au concours par l'Académie de Berlin avait été le sujet de ses profondes méditations : elle avait été préparée d'avance dans sa pensée. Après cette publication, il continua ses savantes recherches, et écrivit l'*Histoire comparée des systèmes de philosophie,* qui parut en 1804. L'ouvrage forma d'abord trois volumes, mais il est arrivé à quatre dans l'édition refaite en 1822, et encore inachevée. Traduit en anglais et en allemand, cet ouvrage est devenu classique dans l'histoire et l'étude de la philosophie. C'est l'examen approfondi, l'ap-

préciation rigoureuse et impartiale de tous les systèmes de philosophie, depuis l'origine la plus reculée de la science jusqu'à la fin du dernier siècle. Tracer le tableau historique des systèmes de philosophie, la carte géographique des doctrines et des opinions qui composent le monde intellectuel, rapprocher les effets des causes, observer comment les opinions que les philosophes ont conçues sur les questions fondamentales, les ont conduits ou les ont égarés dans les questions secondaires; comparer dans une suite de rapprochements les motifs, la nature et les conséquences de ces opinions diverses, pour découvrir quelle est en effet la plus juste, et ce qui peut manquer à chacune d'elles; analyser ensuite, avec une sévère critique, la suite des faits exposés, et arriver ainsi à *déterminer les causes* les plus générales de la marche de l'esprit humain; convertir ces observations en un code pratique pour l'*administration et l'application de la science*, en tirer la règle d'un *meilleur régime* pour notre esprit, tel est le vaste plan que l'auteur a conçu.

Avant d'aborder son sujet, il indique les conditions difficiles qu'exige une bonne histoire de la philosophie, les vues générales par lesquelles on doit envisager les périodes de l'histoire, grouper les faits, tracer la marche de l'esprit humain et signaler les époques qui ont amené le plus de progrès dans la science, en remontant aux causes qui les ont produits. Une question fondamentale occupe, avant toutes les autres, la pensée de l'auteur : l'étude qu'il a faite de la nature des divers systèmes philosophiques lui a démontré « qu'il y a réellement une question première et fondamentale qui est comme le pivot de la philosophie tout entière. Cette question est celle qui a pour objet de fixer les *principes des connaissances humaines* » ; nous osons affirmer qu'aucun autre philosophe n'a plus approfondi et mieux résolu cette importante question que ne l'a fait M. de Gerando, par ses recherches sur l'origine et la génération des idées. Après ces notions préliminaires, l'auteur donne un aperçu succinct des

différents âges de la philosophie, en caractérisant l'esprit dominant de chaque école, puis il fait l'énumération de tous les philosophes qui ont essayé d'écrire l'histoire de la science, indique le mérite ou les défauts de leurs œuvres et les services qu'ils ont rendus. C'est une sorte d'histoire comparée des historiens de la philosophie, qui précède celle des systèmes. L'auteur expose ensuite, dans un ordre chronologique et méthodique, tous les systèmes inventés par les philosophes, fait une analyse consciencieuse de chacun d'eux, le juge avec une précision et une clarté remarquables, signale l'origine, les progrès de la science, l'esprit caractéristique de chaque école; il la suit pas à pas à travers les siècles, en indique les ramifications, retrace les changements successifs qu'elle subit, l'influence qu'elle exerce sur la civilisation, sur le développement de toutes les connaissances, et réciproquement celle qu'elle reçoit de ces deux causes, agissant, à leur tour, sur les progrès de la philosophie. C'est, en un mot, l'histoire de l'esprit humain, le tableau de toutes nos connaissances. Dans ce grand jugement que M. de Gerando porte sur les siècles et sur les hommes, chaque philosophe, chaque penseur y apparaît et vient déposer dans la balance le tribut de ses investigations et de ses opinions individuelles. En les faisant passer ainsi successivement sous ses yeux et les soumettant à sa juridiction scientifique, M. de Gerando s'élève à une hauteur de vues et souvent à une éloquence de paroles, que peu de philosophes ont su atteindre et que nul autre n'a pu dépasser. Plus d'une fois il porte la précision et la lumière là où régnaient, avant lui, l'obscurité et la confusion, et plus d'un philosophe peut s'applaudir d'avoir subi l'examen de l'historien habile dont la savante méthode et l'esprit lucide ont introduit l'ordre et la clarté dans l'exposition de ses doctrines.

Les quatre volumes publiés sur la première partie de l'œuvre conduisent au XVI[e] siècle, à la dernière période des philosophes scolastiques. La suite existe en manuscrit au nombre des ouvrages inédits laissés par M. de Gerando; elle s'arrête à la philosophie contemporaine exclusivement, et c'est à dessein que

l'auteur s'était tracé cette limite qu'il n'avait pas voulu franchir. Ce précieux manuscrit ne demande plus qu'à être mis en ordre pour être livré à l'impression. Malheureusement la dernière partie, celle qui devait résumer les vues et les opinions personnelles de M. de Gerando, n'a pas été faite ; mais en déplorant que la Providence n'ait point permis à l'auteur d'achever lui-même son ouvrage, on peut espérer y suppléer en quelque sorte. En analysant les systèmes des philosophes, et dans le jugement qu'il porte sur leurs travaux, M. de Gerando exprime toujours sa pensée propre, son opinion personnelle, non-seulement sur chaque philosophe, sur chaque doctrine, mais il développe ses vues générales sur les époques remarquables de la science, indique la marche qu'elle a suivie, les progrès qu'elle a obtenus, l'influence exercée par elle et les effets qui en sont résultés. Une main habile, un ami sincère de la science et de la vérité, pourrait donc trouver dans la première partie de l'œuvre et en extraire ce qui était destiné à former la seconde. Le but principal de M. de Gerando, en publiant l'*Histoire comparée des systèmes de philosophie*, avait été de faciliter, aux jeunes gens, l'étude de la philosophie, de les guider dans leurs recherches d'érudition, de les diriger dans leurs méditations et d'éclairer leur jugement sur les points de vue les plus propres à faire ressortir la vérité. L'auteur non-seulement a atteint ce but, mais il a élevé un monument à la science. L'*Histoire comparée des systèmes de philosophie* nous semble avoir porté M. de Gerando au rang des premiers historiens de la philosophie et lui avoir assuré la même place parmi les écrivains. Son parallèle entre Aristote et Platon est cité dans nos recueils littéraires comme un modèle de style et d'éloquence. Le tableau du beau siècle de Périclès, et de l'époque où la littérature et la philosophie grecques furent transportées à Rome ; l'introduction de la philosophie parmi les Arabes ne sont pas moins remarquables. L'établissement du christianisme, le caractère auguste qu'il imprime aux études scientifiques, à la civilisation, aux mœurs, sont exposés avec toute la majesté de l'éloquence sa-

crée. Les pages consacrées à Gerson, à l'auteur de l'***Imitation de Jésus-Christ***, respirent la tendre piété de Fénélon et semblent être tombées de sa plume élégante. On doit louer aussi le soin scrupuleux de l'auteur à indiquer toujours la source où il puise ses nombreuses citations et tous les éléments qui servent de base à ses jugements. On pourrait lui reprocher quelquefois un emploi trop fréquent de l'antithèse dans l'exposition et le rapprochement comparatif des divers systèmes de philosophie; cet abus produit une sorte de papillotage à l'esprit et nuit alors à l'harmonie de l'ensemble. L'attention portée trop alternativement sur des pensées contraires, se divise et ne saisit plus aussi bien la suite et l'enchaînement de chacun des systèmes mis en opposition. On pourrait signaler aussi des redites qu'une correction plus sévère eût aisément évitées; mais ces légères imperfections ne sauraient diminuer le mérite réel de l'œuvre.

En 1805, M. de Gerando fut élu membre titulaire de l'Institut par la classe d'Histoire et de littérature, à la place laissée vacante par la mort de l'historien Garnier (1).

La même année, M. de Champagny, appelé au ministère de l'intérieur après la retraite de Chaptal, ne voulut accepter ce poste difficile, qu'à la condition que M. de Gerando lui serait adjoint comme secrétaire général. Les goûts naturels de M. de Gerando le portaient de préférence vers une vie retirée et scientifique; mais l'occasion de servir son pays, d'être utile à un ami, lui était offerte, et il se dévoua à l'un et à l'autre. Le ministère de l'intérieur comprenait alors quatre attributions de plus qu'aujourd'hui, dont trois forment actuellement des ministères distincts : l'instruction publique, les cultes, les travaux publics et l'agriculture; et lorsqu'on songe à l'étendue qu'avait alors l'empire français, on est justement étonné que la capacité et l'activité d'un homme aient suffi pour embrasser à lui seul cette vaste administration; mais le mérite supérieur de M. de Gerando, son infatigable activité,

(1) Cette section de l'Institut prit plus tard le titre d'*Académie des inscriptions et belles-lettres*.

son génie, satisfirent à tout. Il imprima le mouvement à tous les rouages de l'organisation, y introduisit l'ordre, la régularité, porta la lumière et l'harmonie là même où avaient régné le plus de confusion et de défaut d'entente. Il avait le rare talent de savoir concilier les exigences du service avec la plus parfaite bienveillance envers les employés. Ce fut à sa sollicitude pour eux qu'on dut la création des caisses de retraite, au moyen d'une retenue annuelle sur leurs appointements. Son habile et paternelle administration a laissé un souvenir ineffaçable dans l'esprit de ceux qui en ont été les témoins.

M. de Champagny accompagnant l'empereur à son sacre à Milan, fut chargé de présenter la nouvelle organisation des États récemment conquis. M. de Gerando prépara et rédigea tous ces travaux, qui reçurent constamment l'approbation du grand homme qui présidait alors aux destinées de la France. Souvent, du jour au lendemain, il fallait qu'un projet de loi, un plan d'organisation, fussent prêts à être soumis à la signature de l'Empereur; et telle était l'abondance des travaux, que, malgré la facilité prodigieuse de M. de Gerando, et son activité qui ne se ralentissait jamais, il était obligé de passer régulièrement deux nuits par semaine au travail, pour se tenir au courant des affaires; il lui arrivait souvent de dicter à trois secrétaires à la fois, qu'il appelait par numéros d'ordre, pendant qu'il écrivait lui-même une quatrième dépêche. La force de son attention, divisée ainsi sur quatre sujets, savait les embrasser d'un seul regard et les suivre tous sans les confondre. Napoléon procédait en administration comme sur le champ de bataille, et il voulait retrouver dans les hommes de son gouvernement le talent et la célérité de ses hommes de guerre. Pour lui, l'intelligence qui exécutait devait s'élever à la hauteur de l'intelligence qui commandait; et dans ses rapides et glorieuses campagnes, nul général d'armée ne comprit mieux et ne seconda plus efficacement les grandes vues du maître que M. de Gerando sut le faire dans le domaine de l'administration civile.

Quoique absorbé par les affaires publiques, M. de Gerando

trouva encore le moyen de s'occuper des sciences. En 1805, il remporta le prix que l'Institut de France avait proposé pour l'*éloge de Dumarsais*. Dans une étude intéressante du *philosophe grammairien*, du *restaurateur de la grammaire*, ainsi que M. de Gerando le caractérise, il signale le mérite longtemps méconnu de ses divers écrits, les services que ce logicien a rendus à la grammaire française; il réunit dans une appréciation générale ses productions éparses, forme une théorie sommaire et méthodique de toutes les vues que Dumarsais a émises dans ses articles de l'*Encyclopédie*, et apporte ainsi dans l'ensemble de ses travaux une harmonie qui leur manquait.

Ce fut aussi en 1805 que M. de Gerando fut élu membre de l'académie de Turin. Cette ville devait à ses soins éclairés la réorganisation de sa célèbre université. Dans le discours que M. de Gerando prononça à l'Académie, le jour de sa réception, il prit pour texte *l'influence que l'esprit de méditation exerce sur les lettres*, et se fit remarquer par la profondeur de la pensée, l'élévation des sentiments et la chaleureuse éloquence du style. Vers la même époque, M. de Gerando se rendit à Gênes avec M. de Champagny, pour opérer la réunion à la France de la République ligurienne.

En 1806, Napoléon demanda à son ministre de l'intérieur le tableau général de la situation de son vaste empire, pour le présenter au Corps législatif. Cet important travail fut confié à M. de Gerando; le ministre devait le soumettre à l'approbation de l'Empereur, en son conseil d'état, et se fit accompagner de son secrétaire général, afin de l'introduire à la séance du conseil, si les questions adressées rendaient sa présence nécessaire, le ministre ayant à peine eu le temps de prendre une connaissance générale du travail. M. de Gerando est en effet appelé par l'Empereur, qui le presse de questions sur toutes les branches de l'administration intérieure, entre dans les plus minutieux détails, exige des réponses brèves, catégoriques, indiquant une connaissance parfaite de chaque matière. Le jeune secrétaire général satisfit à toutes les de-

mandes avec un calme, une précision, un savoir qui frappèrent d'étonnement tous les membres du conseil ; l'Empereur se contenta de lui dire : « C'est bien, monsieur, asseyez-vous », et lui montra un siège à côté du duc de Bassano. Le lendemain, M. de Gerando reçut sa nomination de maître des requêtes. Tel fut son brillant début au sein de ce conseil, où il siégea pendant trente-six ans, et dont il devint l'une des plus précieuses lumières.

Napoléon, qui savait si bien apprécier les hommes et se servir de leur mérite, malgré l'intrigue qui cherche à l'étouffer et la modestie qui souvent le dérobe aux yeux des grands, avait aussi un tact spécial pour découvrir les intelligences supérieures, et le talent de savoir les faire contribuer à l'accomplissement de ses desseins. Napoléon avait jugé M. de Gerando, et en 1808, il le nomma membre de la junte d'organisation en Toscane. M. de Gerando emmena avec lui, comme secrétaire particulier, M. Nau de Champlouis, aujourd'hui membre de la Chambre des pairs, et M. Camille Périer, que la mort a récemment enlevé à la même Chambre et à l'estime de tous les gens de bien. Les deux secrétaires commencèrent ainsi, sous les auspices de M. de Gerando, leur carrière administrative, qui devait les conduire l'un et l'autre à la première dignité du royaume. Ils devinrent les amis dévoués de leur chef ; plus tard ils se plaisaient à lui rappeler le charme qu'ils avaient goûté dans le commerce intime auquel ils étaient admis, et exprimaient l'admiration que leur avaient inspirée le spectacle de sa vie intérieure, la bienveillance inaltérable de son caractère, sa bonté si parfaite, qui lui donnait le besoin de rendre heureux tous ceux qui l'entouraient, et lui gagnait tous les cœurs. Son âme, semblable à un foyer ardent, animait et pénétrait de sa chaleur vivifiante tous ceux qui se trouvaient sous sa bienfaisante action.

En 1808, l'Empereur demanda à l'Institut un rapport sur les *progrès de l'histoire et de la littérature depuis* 1789, *et sur leur état actuel*. M. de Gerando fut chargé de la partie

philosophique, et traça un tableau admirable de l'état de la science; esquissant à grands traits les divers systèmes des philosophes contemporains, il émet ses vues personnelles, principalement sur cette belle philosophie morale dont il a été le promoteur, et dont il a fourni le plus parfait modèle. Ce rapport, imprimé dans les Mémoires de l'Institut, en 1810, terminera de la manière la plus heureuse l'*histoire comparée des systèmes de philosophie.*

En 1809, Napoléon rendit à Schœnbrunn le décret qui réunit à la France les États du pape, et nomma une Consulte composée de cinq membres, pour prendre possession du pays, organiser son administration et y établir le régime des lois françaises. M. de Gerando fut nommé membre de la Consulte. Il reçut sa nomination avec regret : sa raison et son cœur désapprouvaient les procédés iniques dont on avait usé envers le souverain pontife. Mais, persuadé que nul autre n'apporterait dans cette haute et difficile mission un désir plus sincère de faire le bien, de réparer ou d'atténuer le mal déjà fait, et d'empêcher celui qui pourrait se faire encore, il accepta, avec la ferme volonté de ne prendre aucune part aux actes exclusivement politiques. Dans ses attributions personnelles, il s'était réservé l'administration intérieure, l'instruction publique, le commerce, les beaux-arts et les ponts et chaussées. Le beau caractère de M. de Gerando, les éminentes facultés de son esprit, se déployèrent avec éclat dans le vaste champ qui leur était offert. Le clergé, profondément froissé dans ses sentiments, lésé dans ses intérêts, trouva en lui les ménagements les plus délicats, tous les égards qui lui étaient dus, et un appui sûr dans ses légitimes réclamations. Par les soins de M. de Gerando, la brusque sécularisation des couvents fut retardée, malgré les ordres formels de l'Empereur, et établie sur une base équitable. M. de Gerando avait obtenu cette clause conditionnelle et fondamentale, que tout religieux ou religieuse rendue à la vie civile, recouvrait sa liberté pleine et entière, et avait la faculté de persévérer dans la vie monastique, si telle était sa volonté.

M. de Gerando porta toute sa sollicitude sur les hospices et les établissements de bienfaisance, qui durent à sa philanthropie éclairée la conservation de leurs biens et de notables améliorations dans leur régime intérieur. Il parvint à réprimer la mendicité, résultat immense dans un pays privé d'industrie, avec une population naturellement indolente, pour laquelle la douceur du far-niente est la suprême jouissance, malgré son intelligence vive et précoce. Il organisa à Rome, les secours à domicile qui y étaient inconnus avant lui. L'instruction publique, que M. de Gerando considérait comme la première base d'un bon gouvernement, reçut de lui d'abondants encouragements, depuis l'enseignement élémentaire jusqu'aux sommités les plus élevées de la science. Ce fut à ses soins, que la ville de Pérugia dut la fondation d'une université, et pour lui en témoigner sa reconnaissance, elle lui envoya, à son retour en France, un magnifique tableau du Pérugin, qui fait aujourd'hui partie de la galerie italienne du Louvre (1). M. de Gerando s'entoura d'habiles ingénieurs et ouvrit une longue et savante enquête pour assainir et fertiliser les marais Pontins, réparer les routes, en tracer de nouvelles; sous son administration, l'agriculture se perfectionna, le commerce s'agrandit, l'industrie se développa. Les beaux arts trouvèrent en lui une protection sûre et intelligente. Il avait un sentiment très-délicat et très-juste des beaux arts; son âme éminemment poétique savait saisir et apprécier le beau sous toutes les formes. M. de Gerando soumit un rapport à l'Empereur sur la restauration des monuments antiques de Rome. Napoléon se fit mettre les plans sous les yeux, et demanda quelle somme serait nécessaire pour les mettre à exécution: « *Deux* ou *trois millions,* répondit M. de Gerando ! — *J'en donne cinq* », dit l'Empereur, et le rapport fut signé. L'habileté et l'étendue des connaissances de M. de Gerando, faisaient croire que chaque branche du gouvernement était sa spécialité person-

(1) La liste civile en a fait l'acquisition en 1843.

nelle ; son âme active et chaleureuse pénétrait dans tous ses rouages. Le souvenir de son administration dans cette belle Italie et du bien qu'il y fit, se retrouve encore dans le cœur de ses habitants, et son nom est vénéré parmi eux.

Revenu à Paris en 1811, M. de Gerando exposa à l'Empereur la situation véritable des choses ; il eut le courage de dévoiler les fautes qui avaient été commises dans les États Romains, et de dire avec une entière franchise ce qu'il eût fallu faire pour les éviter. Persuadé qu'une disgrâce allait suivre ces révélations, il dit, en rentrant, à madame de Gerando, qu'il pourrait bien être conduit à Vincennes avant la fin de la journée. Rappelant le beau caractère de l'épouse du chancelier d'Aguesseau, madame de Gerando répondit : « Quoi qu'il arrive, mon ami, je suis contente de toi, puisque tu as fait ton devoir ». Dans la nuit, un message du ministre de l'intérieur arrive en effet, mais c'était pour annoncer au maître des requêtes, que l'Empereur l'avait nommé conseiller d'État.

En 1812, M. de Gerando fut appelé au poste difficile d'intendant de la Haute Catalogne, qui venait d'être réunie à la France. Le même sentiment qui l'avait conduit en Italie, en 1809, le détermina aussi à accepter la mission périlleuse qui lui était donnée en Espagne. Au milieu de la guerre désastreuse, injuste, que nos armées avaient portée dans cette contrée, M. de Gerando sut gagner l'affection et l'estime d'un peuple exaspéré, qu'il essaya de soumettre au régime de notre gouvernement. Le trait suivant suffira pour prouver l'ascendant moral que M. de Gerando exerçait dans un pays, où les personnes revêtues de l'autorité française ne pouvaient se montrer qu'entourées d'une escorte militaire pour les défendre contre les attaques des guérillas et les agressions de toutes sortes qui les attendaient à chaque pas. M. de Gerando projetant une tournée lointaine, dans le but d'étudier sur les lieux les besoins du pays et de disposer les habitants à la soumission, demanda une escorte au général commandant. L'escorte lui est refusée et il part sans elle ;

mais au lieu de rencontrer une population ennemie, prête à sacrifier tout Français que la force militaire ne pouvait protéger contre ses attaques, M. de Gerando fut accueilli comme un ami, un protecteur, et cette population si agressive pour tout autre se pressait sur son passage et lui servait elle-même d'escorte. Le chef militaire apprenant la conduite courageuse de M. de Gerando, et le succès de sa périlleuse excursion, s'écria avec une sorte de dépit : « *Ces diables de civils veulent avoir plus de courage que nous.* » Le général Lascy et le baron d'Eroles, qui commandaient les troupes espagnoles, écrivirent à M. de Gerando, que, connaissant tout le bien qu'il faisait à la province, ils s'offraient à concourir à la pacification de la Catalogne, et à traiter de son évacuation, pourvu que ce fût par sa seule entremise. M. de Gerando en donna avis au duc de Feltre, alors ministre de la guerre ; mais ceux qui devaient être exclus de la négociation, voulurent du moins empêcher qu'elle n'eût lieu, et réussirent à la faire échouer.

M. de Gerando avait cependant rencontré un ennemi en Catalogne, non dans cette population vaincue par la guerre, et qu'il avait su conquérir par ses bienfaits ; mais parmi les employés placés sous ses ordres, et qui participaient plus encore aux soins de sa paternelle administration. L'un de ces fonctionnaires fut convaincu de fraude, et l'intendant dut le destituer. Le coupable se jeta aux pieds de son chef, implorant sa pitié en faveur d'un père de famille. M. de Gerando se laissa attendrir, et pardonna ; mais le fonctionnaire frauduleux ne pardonna pas à celui qui avait connu sa faute, et dès-lors il devint son ennemi personnel. Il le dénonça plus tard près du gouvernement, sema la calomnie partout où elle put pénétrer, et, pendant les premières années de la restauration, M. de Gerando eut constamment à combattre l'influence d'un génie malfaisant, dont l'action occulte le poursuivait dans ses fonctions publiques et jusque dans ses relations privées. Mais il n'opposa que le mépris à ces odieuses menées de la part d'un individu qui lui devait la plus profonde recon-

naissance, et pour faire justice du calomniateur, il s'en remit au temps, qui vient toujours en aide à la vérité.

M. de Gerando sollicitait depuis longtemps son retour en France, et l'obtint enfin en 1813. Il écrivit alors à un de ses amis : « Vos prédictions se sont malheureusement vérifiées ; on m'a oublié sur l'état de service du conseil d'État. Je reviens ruiné, sans fonctions, sans traitement, avec une santé délabrée. Je ne regrette pas cependant d'avoir porté le dévouement jusqu'à son dernier terme. » Ce dévouement à la chose publique, ce noble désintéressement dont M. de Gerando donna tant de preuves, étaient la manifestation des sentiments élevés qui le guidaient ; le bien qu'il a fait, celui qu'il a cherché à faire dans le cours de ses missions, sont des titres d'honneur acquis à sa mémoire. Telles étaient sa sévère probité, sa scrupuleuse délicatesse, qu'après avoir passé par les hautes positions où l'avait appelé la confiance de l'Empereur, il ne se trouva pas dans un état de fortune plus prospère qu'avant d'y être arrivé. Il y a plus, tandis que d'autres avaient su accumuler des richesses dans les pays conquis, M. de Gerando y dépensa ses revenus personnels. Vainement on aurait cherché dans sa demeure ces œuvres d'art, ces merveilles de l'industrie étrangère, qu'un pouvoir passager s'était souvent cru en droit de s'approprier, ou que le besoin de protection venait offrir au fonctionnaire haut placé, pour se concilier ses faveurs. Deux fois cependant, M. de Gerando avait accepté des objets d'art, de la part de ceux qui avaient voulu lui donner un précieux témoignage de leur gratitude : le tableau du Pérugin, offert par la ville de Pérugia, et un second tableau qu'Apparicio, peintre espagnol, composa pour lui. M. de Gerando avait relevé par ses soins l'école espagnole à Rome, où elle languissait sans ressources, sans encouragements, et pour reconnaître ce bienfait, le directeur de l'école lui fit agréer une œuvre de sa création. Par une pensée heureuse, le peintre a représenté Socrate instruisant un jeune adolescent, et tenant à la main un dialogue composé par M. de Gerando,

qui l'avait lu au Capitole, dans une solennité scientifique (1).

L'omission, dont M. de Gerando s'était plaint en quittant la Catalogne, fut heureusement réparée, et de retour à Paris il put reprendre ses fonctions au conseil d'État. En 1814, il fut maintenu sur la liste des conseillers. A l'époque des Cent-Jours, il déclara à Napoléon qu'il avait prêté serment à Louis XVIII, et n'avait point signé l'acte du 25 mars, qui relevait l'Empereur de son abdication. Mais Napoléon connaissait l'élévation du caractère de son ancien serviteur, il savait bien que M. de Gerando était l'ami de son pays avant d'être celui du souverain. Il le conserva non-seulement au sein du conseil d'État, mais le nomma commissaire impérial dans les départements de l'est, et l'investit d'un pouvoir illimité, pour organiser la défense du territoire. M. de Gerando remplit cette mission difficile avec un succès complet, mais son pouvoir expira bientôt avec le règne impérial.

A la seconde restauration, M. de Gerando continua de siéger au conseil, malgré les efforts de ceux qui eussent voulu l'en faire exclure. Le duc Matthieu de Montmorency, son ami intime, dit hautement à la cour que le gouvernement ferait un scandale s'il révoquait un homme tel que M. de Gerando, et le scandale fut évité. Attaché d'abord au comité de législation, puis à celui du contentieux, dont il devint le vice-président, il se montra constamment le défenseur courageux des droits acquis et le savant interprète des lois. Les questions les plus épineuses, les conflits les plus délicats, entre les délégués du gouvernement et leurs administrés, étaient dévolus à la sagesse de son jugement. Ses rapports sont restés comme des modèles dans les archives, et sont consultés journellement par les membres du conseil. Dans le cours des délibérations, M. de Gerando était remarquable par sa vaste érudition, et par la méthode qu'il suivait dans l'étude des faits; aucun détail n'échappait à son

(1) Ce tableau a été donné à la ville de Lyon, et a pris place dans son Musée.

attention. Avec quelle sagacité il savait lier les effets aux causes et montrer leur enchaînement, pour arriver à la juste appréciation des résultats et à l'application équitable de la loi! Les esprits superficiels se plaignaient parfois entre eux de la longueur d'un tel examen; mais les hommes sérieux, animés du désir sincère de s'instruire et d'accomplir leur mandat de juge, trouvaient un puissant intérêt à assister à cette scrupuleuse investigation, à cette sorte de méditation à haute voix, qui éclairaient leur conscience et guidaient leur jugement. M. de Gerando était peut-être plus remarquable encore lorsqu'il était appelé à présider les séances. Avec quel art il savait diriger, provoquer la discussion et la résumer ensuite! Il avait une manière d'interroger qui faisait exposer les opinions individuelles à ceux-là même dont la conviction était encore mal assise; puis, recueillant tous les suffrages, il les groupait, les comparait, faisait jaillir la lumière du choc des débats, du rapprochement des déductions, et appuyait ensuite de la sanction de son opinion personnelle le parti qu'il pensait être le plus conforme à la justice. Lorsqu'un projet de loi ou une ordonnance royale était déférée aux délibérations du conseil, personne ne savait mieux que lui formuler les articles et rédiger l'exposé des motifs qui en indiquaient l'esprit et le but.

Rendu à une vie plus calme, en dehors des événements politiques qu'il ne voyait plus qu'à distance, M. de Gerando se livra avec toute l'ardeur de son âme aux soins des établissements de bienfaisance et d'utilité publique. Tous le comptaient au nombre de leurs bienfaiteurs, et beaucoup lui devaient leur existence. Les institutions des sourds-muets, des aveugles, la caisse d'épargnes, la société d'encouragement, la société d'instruction élémentaire, la société philanthropique, le conseil supérieur de santé, le bureau de bienfaisance de son arrondissement, etc., recueillirent les fruits de son active charité et de son vaste savoir.

L'enseignement primaire avait toujours trouvé en lui un de ses plus zélés promoteurs. En Allemagne, il avait été té-

moin des efforts que faisaient tous les gouvernements pour répandre cet enseignement, et il avait étudié les mesures législatives qui assuraient la diffusion des lumières parmi le peuple. Frappé des merveilleux résultats que produisait en Angleterre la méthode lancastérienne, et gémissant de l'infériorité de la France sous le rapport de l'instruction primaire, il fit entendre, au sein de la Société d'encouragement, une voix éloquente et forte pour relever notre patrie de cette infériorité, et répandre sur les classes populaires les lumières qui leur manquaient. Son rapport fait en 1815, sur les écoles des pauvres, au nom d'une commission spéciale, fut le signal d'une ère nouvelle dans l'instruction publique. La chaleureuse provocation de M. de Gerando excita la sympathie des hommes de bien et assura leur concours. Une souscription est ouverte; l'autorité publique, sollicitée, prête son appui au zèle et aux lumières des souscripteurs, et la *Société pour l'instruction élémentaire* est fondée. Née au sein de la Société d'encouragement, elle la compléta, en associant ainsi l'éducation morale du peuple à son éducation industrielle. Que la pensée se reporte à l'époque critique des Cent-Jours, et suive ces hommes de bien venant régulièrement à ces assemblées, délibérant, au bruit de la mitraille, sur les moyens d'assurer au peuple les bienfaits d'une bonne éducation, édifiant ainsi pour l'avenir les bases sociales que les destructions présentes semblaient renverser à coups de canon, et l'on ne pourra méconnaître qu'il y avait de la grandeur, une sorte de majesté dans ce dévouement inébranlable au milieu du bouleversement général. Les efforts persévérants de la Société portèrent bientôt leur fruit. Une école-modèle fut ouverte à Paris, et la première école rurale d'enseignement mutuel fut établie à Nogent-sur-Marne, dont M. de Gerando était le maire. Il était l'âme de la Société, et communiquait à tous l'ardeur dont il était animé ; il la présidait, entretenait une vaste correspondance, rédigeait des circulaires, des règlements pour l'adoption de la nouvelle méthode, en expliquait les procédés ingénieux, en faisait apprécier le mérite, sans toutefois exa-

gérer leur véritable portée. La sagesse de son esprit, le sentiment profond du but moral que l'éducation doit atteindre, le garantissaient de cet enthousiasme trop prononcé de quelques-uns qui, témoins des progrès rapides que l'enseignement mutuel obtenait dans l'instruction des enfants, se montraient satisfaits lorsqu'un élève apprenait à lire, à écrire et à chiffrer dans le plus bref délai possible. Pour M. de Gerando, l'instruction n'était qu'un instrument de l'éducation, et non le but, instrument pouvant devenir funeste entre les mains de celui qui le reçoit, s'il ne sait en faire usage dans la vue de son amélioration morale. Pour lui, la nouvelle méthode était un moyen de donner l'éducation à un plus grand nombre d'individus, de les appeler tous à ce bienfait, et non de la donner dans un laps de temps plus limité. A ses yeux, l'enfance réclamait d'autres soins, avait d'autres besoins pour préparer l'esprit et former le cœur à la vie de l'honnête homme et du bon citoyen. A ses yeux, la simplicité des procédés, qui mettent l'enfant si promptement en possession des éléments de l'instruction et des matières de l'enseignement, était une conquête de l'intelligence dont on devait profiter pour accorder plus de temps et de soins à l'éducation, c'est-à-dire à la direction morale et religieuse des écoliers. C'est dans ces vues élevées que M. de Gerando a constamment envisagé et étudié les divers modes d'enseignement, et qu'il a cherché à propager ceux qui assurent une plus grande diffusion des lumières, en y associant l'amélioration morale de l'homme et son véritable bonheur, que la pratique de la vertu, unie aux convictions religieuses, peut seule lui procurer. Nommé président à l'origine de la Société, M. de Gerando ne voulut plus conserver que les fonctions de secrétaire, lorsque la Société fut établie sur des bases solides, ainsi qu'il l'avait fait pour la Société d'encouragement. Sa modestie, qui était l'un des traits distinctifs de ce beau caractère, le portait toujours à se placer au second rang, lors même que le premier lui appartenait de droit.

Pendant son séjour en Allemagne, M. de Gerando avait

remarqué l'heureuse influence qu'exerçait sur la douceur des mœurs, l'enseignement du chant dans les écoles primaires. Il proposa, en 1819, son introduction au sein des mêmes écoles en France, et trouva dans l'estimable M. Wilhem, une intelligence et un cœur capables de comprendre sa pensée et de l'exécuter avec succès. Devenu le chef de cet enseignement, M. Wilhem parvint à le propager dans toute l'étendue du royaume et fonda la Société de l'*Orphéon*, qui perpétue son œuvre et recommande son nom à la reconnaissance publique.

Dans l'exercice des hautes fonctions que M. de Gerando avait occupées sous l'Empire, il avait été frappé du défaut de connaissances spéciales dont les agents du gouvernement donnaient trop souvent la preuve lorsqu'il s'agissait d'interpréter les lois. Plus tard, la nature des conflits soumis au conseil d'État, venait chaque jour confirmer son opinion et signaler à ses yeux la lacune qu'il avait remarquée dans l'étude du droit. D'une part, les fonctionnaires publics n'étaient qu'imparfaitement préparés à leurs carrières; de l'autre, nos codes ne leur donnaient point l'ensemble des lois qui les concernaient spécialement, ni les règlements et les mesures accessoires qui concouraient à l'exécution des lois; aucun recueil n'indiquait les devoirs du fonctionnaire lui-même. Pour combler cette lacune, M. de Gerando conçut le projet de créer en France l'enseignement du droit administratif, et rédigea le programme d'un cours public qui fut agréé par l'autorité; en 1819, il fut appelé à le professer à l'école de droit. Il fit le dépouillement de toutes les lois, des innombrables ordonnances et règlements qui les complètent et les modifient, rassembla tout ce qui concerne le droit public et l'administration de l'État : c'était pour lui le travail de l'architecte qui prépare et dispose les matériaux d'un édifice; puis, par une savante méthode, il classa toutes ces lois avec les éléments qui y concourent, fit l'histoire comparée du droit public en France et dans les pays étrangers et signala les diverses phases qu'il a traversées. Par ses lumineux commentaires, il

s'attacha surtout à faire ressortir l'esprit qui a dicté la loi et le but qu'elle est destinée à atteindre. Entre ses mains, la matière si aride d'un cours de droit perdit ce qu'elle a de sec et de dogmatique, elle s'agrandit de toute la science de l'économie politique et s'éleva à la hauteur d'un enseignement moral. Avec lui, le droit devint inséparable de la morale, dont il établit l'empire dans le domaine politique. Il indiqua aussi quels devaient être les rapports de l'administrateur avec ses administrés; dans quelles dispositions ceux-ci doivent accepter la loi, et comment le premier doit assurer son application et veiller à son exécution. Il traça avec énergie et avec une noble dignité les devoirs personnels que le fonctionnaire public est tenu de remplir envers la société, envers le gouvernement; dit quel devait être le caractère de l'administrateur, et sa propre conscience lui en fournit le meilleur modèle. En 1821, le ministère ombrageux de M. de Corbière interdit ce cours; et la chaire du droit administratif fut supprimée pour quelques années.

L'Académie des inscriptions et belles lettres, dont M. de Gerando faisait partie, déplorait le discrédit où était tombée l'étude de nos vieilles annales, et prévoyait le moment où personne en France ne saurait plus déchiffrer un diplôme ou une charte ancienne. M. de Gerando, préoccupé de cet état de choses, voulut y porter remède; il conçut le projet d'un établissement public, où des jeunes gens de mérite viendraient étudier, sous la direction de maîtres habiles, les principes de la paléographie et de la diplomatique. Il rédigea son plan d'organisation et le présenta à M. le comte Siméon, alors ministre de l'intérieur, qui applaudit au projet et le soumit aussitôt à la sanction du roi. Une ordonnance du 22 février 1821, créa l'école des *Chartes*, qui a rendu des services incontestables au pays, en favorisant les études historiques, puisées à leur source primitive, en formant d'habiles archivistes, de savants érudits. Cette école doit ainsi son existence à M. de Gerando, et elle le vénère comme son premier fondateur.

En 1820, l'Académie de Lyon avait mis au concours la question suivante : « Indiquer les moyens de reconnaître la véritable indigence, et de rendre l'aumône utile à ceux qui la donnent, comme à ceux qui la reçoivent. » M. de Gerando écrivit son *Visiteur du pauvre*, et remporta le prix. Il en consacra la valeur à la création d'une caisse d'épargnes, dans le sein de sa ville natale, à l'époque où cette bienfaisante institution, récemment introduite en France, n'existait encore qu'à Paris, et fit ainsi doublement fructifier l'œuvre de sa pensée. Cet écrit qui n'était d'abord qu'une esquisse tracée à la hâte, mais qui indiquait les vues élevées de M. de Gerando, et son expérience personnelle dans l'art souvent si difficile de faire le bien, devint une œuvre complète, lorsque l'auteur le revit et le publia. D'une brochure de quelques pages, il fit un volume. En 1821, l'Académie française décerna à l'auteur du *Visiteur du Pauvre* le prix Montyon, qui récompense les ouvrages les plus utiles aux mœurs. Le *Visiteur du Pauvre*, arrivé à un grand nombre d'éditions en France, a été traduit dans toutes les langues vivantes. Il est le guide le plus sûr, le plus éclairé, de l'ami du bien qui s'occupe du soulagement des classes souffrantes. L'auteur sonde tous les besoins du pauvre, établit la distinction de la vraie et de la fausse indigence, signale avec une parfaite connaissance des faits, les symptômes par lesquels la dernière se manifeste, les moyens qu'elle emploie pour simuler la première. En montrant toutes les souffrances que le visiteur du pauvre peut soulager, et comment il doit administrer les secours, il fait l'éducation du visiteur lui-même. Il ne se borne pas à lui demander le don le mieux approprié au besoin reconnu; il veut plus que l'aumône, il veut la *Charité!* « La *Charité la moins digne de ce nom,* dit-il, *est celle qui ne donne que de l'or.* » Il veut que le visiteur du pauvre en devienne aussi l'ami, qu'il s'occupe de son amélioration morale, autant et plus encore que de ses besoins physiques. Et n'est-ce pas en effet s'occuper du bien-être matériel du pauvre, que de chercher à le maintenir dans les habitudes du

travail, de l'ordre, de veiller à sa vie religieuse? N'est-ce pas prévenir et attaquer la principale cause de la pauvreté, que de s'attacher à détruire la fainéantise, le désordre, l'irréligion? L'auteur promet de douces, de nobles jouissances au visiteur du pauvre, non-seulement dans le sentiment intime qui accompagne la bienfaisance, mais aussi dans le spectacle des vertus dont il sera témoin, vertus d'autant plus méritoires, qu'elles sont plus modestes, plus ignorées et que nulle considération extérieure ne peut contribuer à les provoquer. Il conduit le visiteur par la main, lui fait parcourir les nombreux asiles de la misère, si fréquemment explorés par lui, et là, démasquant, d'une part, les faux semblants de la pauvreté, qui méritent une sévère répression, il fait voir, d'un autre côté, les vrais besoins à soulager, les consolations à donner aux cœurs affligés; il dévoile les traits de dévouement qui s'accomplissent dans ces obscurs réduits, les sacrifices que la vertu y offre à Dieu, et signale les exemples les plus dignes d'admiration.

L'auteur combat le système de Malthus et de ses disciples, si opposé à la vraie morale et à la religion chrétienne, il condamne également toute taxe fixe et permanente, qui assurerait d'avance à l'indigent les secours dus à ses besoins et lui permettrait de les réclamer par les voies judiciaires; il préconise avant tous les autres, les moyens préventifs qui peuvent garantir le pauvre de l'indigence qui le menace, et ceux qui l'aident ensuite à en sortir si les circonstances n'ont pu l'y soustraire; il l'entoure de tous les secours nécessaires, lorsque la maladie, les accidents fortuits, les infirmités, la vieillesse le privent de moyens d'existence. Si le visiteur du pauvre veut sérieusement se dévouer à la sainte cause de l'humanité, s'il veut devenir un philanthrope vraiment digne de ce nom, l'auteur le conduit à la source où il peut puiser la science : il lui fait visiter les établissements charitables en France et dans les pays étrangers, et indique, dans cet itinéraire philanthropique, la manière de voir et de juger sainement sous toutes leurs faces et jusque dans leurs moindres détails,

les institutions destinées à soulager l'humanité souffrante.

Cet ouvrage, outre le mérite de la science et de l'exacte observation des faits, est l'un des mieux écrits que l'auteur ait produits. Dans le chapitre qui traite de la manière *de rendre l'aumône utile à celui qui la donne*, l'auteur dépeint les divers caractères des gens du monde qui croient avoir d'excellents motifs pour se dispenser d'exercer la charité, de distribuer eux-mêmes leurs aumônes et de visiter l'asile des malheureux. Ces peintures de mœurs rappellent le pinceau spirituel de La Bruyère, la couleur vive et piquante de ses portraits. Puis, avec quelle onction, quelle éloquence du cœur, l'auteur exprime les sentiments qui l'attirent vers l'être souffrant; avec quelle touchante bonté il compatit à tous ses maux avec quelle tendre sollicitude il cherche à l'en délivrer, à lui procurer le double bien-être de la vie physique et morale !

En 1822, M. de Gerando écrivit pour le *Journal de la Société de la morale chrétienne*, un article sur la *coopération des jeunes gens aux établissements de charité*. C'est un éloquent appel à tous les sentiments nobles et généreux qui germent dans l'âme du jeune homme, pour donner à son besoin d'activité un digne aliment, un but élevé, utile à ses semblables et à lui-même. Par une pensée heureuse, l'auteur propose d'associer les jeunes gens aux hommes de bien qui exercent le ministère de la charité, comme les hommes les plus expérimentés dans l'art de guérir sont accompagnés d'élèves qui préparent, exécutent leurs prescriptions. Il propose d'instituer une sorte de *clinique de la bienfaisance*. « Les jeunes gens, dit-il, en commençant par être les confidents de la douleur, seront mieux à portée un jour de la secourir et lorsqu'ils auront embrassé une carrière positive, ils trouveront dans leurs nombreux souvenirs une foule d'éléments dont ils pourront faire usage. » Mais l'un des plus grands avantages qu'il leur signale dans cette association philanthropique, serait de les mettre en rapport avec les hommes respectables qui président aux établissements de bienfaisance. Ce commerce élèvera leur âme, nourrira leur raison, étendra

leurs idées et leur fera faire le noviciat qui les préparera dignement aux diverses carrières de l'homme de bien. Cet opuscule peut être considéré comme une sorte d'annexe, de corollaire du *Visiteur du pauvre*.

En 1824, M. de Gerando publia son traité *du Perfectionnement moral, ou de l'éducation de soi-même*, ouvrage également couronné par l'Académie française. Ainsi qu'il avait approfondi et analysé les facultés de l'intelligence, il scrute et analyse les sentiments du cœur, en sonde tous les penchants jusque dans son dernier repli, et dévoile avec une rare sagacité les plus secrets mobiles de nos actes, inaperçus quelquefois pour ceux-là même qui agissent sous leur influence ; il découvre toutes les maladies de l'âme et indique les meilleurs remèdes pour les guérir. L'auteur en écrivant cet ouvrage a eu principalement pour but d'offrir aux jeunes gens qui quittent les études du collége, les conseils d'un ami, l'expérience du sage, au moment où, cessant de recevoir les leçons du maître, ils commencent leur éducation d'hommes et éprouvent le besoin de puiser dans leur conviction propre les maximes qui doivent présider à leur conduite et assurer leur bonheur. Alors, repliant sa pensée sur lui-même et descendant au fond de son âme, le jeune homme doit se poser cette grave question : Pour quel but ai-je été placé sur la terre ? Quels sont les moyens que j'ai pour y atteindre, quelle est la route que je dois suivre pour y parvenir ? C'est sous ce triple point de vue que l'auteur envisage le perfectionnement moral. Il considère la vie humaine comme une grande et continuelle éducation, embrasse la destinée de l'homme dans toute son étendue, et au terme de sa carrière terrestre, il porte ses regards vers « l'immense avenir que lui promet la philosophie, que la nature même lui annonce, que la religion lui garantit. »

L'auteur considère l'amour du bien et l'empire de soi comme les deux grandes puissances qui constituent tout l'homme moral et les deux principaux ressorts de son perfectionnement. Il caractérise les différents modes d'existence, et envisage successivement la vie sous ses diverses phases : la vie

physique, la vie affective, la vie intellectuelle, la vie morale et la vie religieuse; ces cinq modes d'existence forment pour l'homme l'échelle ascendante et naturelle du perfectionnement. Il élève la nature humaine à toute la dignité dont le Créateur l'a revêtue, indique à l'homme ses devoirs et sa mission ici-bas, et lui montre incessamment le but glorieux de sa destinée, qui ne doit s'accomplir que dans l'éternité. Il fait voir la puissance que Dieu nous a donnée pour la constante pratique du bien, pour le développement des vertus dont nous portons le germe en nous, pour vaincre nos inclinations vicieuses et combattre le génie du mal sous quelque forme qu'il se présente. L'auteur fait admirablement ressortir cette vérité fondamentale, que l'accomplissement de nos devoirs nous conduit à la vertu, et la vertu au bonheur. « La providence, dit-il, ne s'est pas reposée sur notre prudence pour préparer notre bonheur, et de même qu'elle a donné l'instinct à l'animal, dans l'intérêt de sa conservation, elle a donné à l'homme l'instinct sublime de la vertu dans l'intérêt de sa félicité. En départissant la liberté et l'intelligence à sa créature, le Créateur lui a donné un guide sous la forme du devoir. La providence s'est complu à faire découler le bonheur de la vertu, comme elle a donné le parfum aux fleurs, la saveur aux fruits et l'éclat à la lumière ». Mais M. de Gerando ne comprend la vertu que lorsqu'elle est étroitement unie à la religion, fondue en elle pour ainsi dire et ne formant qu'un seul tout avec elle. A ses yeux, la vertu ne peut être séparée de la religion, qui en est la condition nécessaire, comme la religion ne saurait exister sans la vertu, qui en est l'essence et la vie. « Si les sentiments religieux conduisent à la vertu, dit-il, la vertu aussi conduit à la religion. Les vérités morales sont autant de prémisses des vérités religieuses et des prémisses rigoureusement nécessaires. De même aussi tous les sentiments moraux invoquent les sentiments religieux pour achever de s'y purifier, de s'y satisfaire. La morale est donc une vraie *initiation* religieuse. Si toutes les facultés de l'homme aspirent à la religion, la religion, en se rendant à leurs vœux, vient à

son tour leur apporter la plus favorable culture. Si la carrière que l'homme parcourt ici-bas n'est qu'une grande et continuelle préparation, il est remarquable que la religion en embrasse aussi le cours tout entier, pour contribuer à cette longue éducation. Elle renferme à la fois toutes les conditions nécessaires pour rendre cette éducation aussi complète et aussi fructueuse que possible. »

Observateur profond du cœur humain, l'auteur a porté dans cette étude toute l'élévation de sa pensée et de ses sentiments, l'éloquence persuasive de ses propres convictions. Cet ouvrage, écrit avec beaucoup de charme, est l'un des plus beaux titres de gloire de M. de Gerando. Les chapitres qui traitent des idées religieuses, et notamment le dernier : *La religion considérée comme la grande éducation de l'humanité,* rappellent les pages si admirables du génie du christianisme. Il a été traduit dans toutes les langues vivantes, et le bien qu'il a produit, qu'il produira encore est incontestable; M. de Gerando en a recueilli lui-même le doux et consolant témoignage: ici, c'est un jeune homme d'un pays étranger qui éprouve le besoin d'adresser l'expression de sa reconnaissance à l'auteur du *Perfectionnement moral*, dont la lecture a sauvé la vie de son âme. Abandonné à tous les entraînements de la jeunesse, il a parcouru par hasard quelques pages du livre précieux; ses yeux se sont ouverts à la lumière, il a médité l'œuvre, et le jeune homme égaré, est rendu à la vertu, devient un homme de bien. Là, c'est une femme qui, du fond de la Russie, écrit à l'auteur pour lui dire les salutaires effets qu'a produits sur son âme l'étude du *Perfectionnement moral*. Accablée sous le poids des épreuves, près d'y succomber, elle s'est relevée de son affaissement, a repris force et courage, *le Perfectionnement moral* a rendu l'énergie à son âme abattue; résignée désormais, soumise à la volonté de Dieu, elle a trouvé la consolation, une vie nouvelle en se livrant exclusivement à la pratique du bien.

L'année même de la publication de l'ouvrage fut la plus

douloureuse de la vie de M. de Gerando ; sa digne compagne, l'amie qu'il aima de l'affection la plus tendre, lui fut enlevée. *Le Perfectionnement moral,* dédié *à sa meilleure amie,* ne put être déposé que sur sa tombe, et l'auteur dut lui-même chercher dans une pieuse résignation la force d'âme et les consolations promises, au nom de la religion, à tous les cœurs affligés. Une partie du chapitre *sur les épreuves,* l'un des plus beaux de l'ouvrage, est l'expression du sentiment personnel de celui qui parle ; on y reconnaît le cri de l'âme qui épanche sa propre douleur.

En 1827, M. de Gerando publia, sur l'éducation des sourds-muets de naissance, un ouvrage en deux volumes, qui pose les véritables bases de cet enseignement difficile. On s'étonne justement que l'auteur, du fond de son cabinet, par la force de son intelligence, la rectitude de son esprit, ait pu approfondir l'art d'instruire le sourd-muet, juger les diverses méthodes employées, et jeter les fondements de la science ainsi que l'aurait fait le plus habile professeur. Son esprit philosophique signale la haute portée de cet enseignement spécial qui, d'une part, appelle à la vie intellectuelle, morale et religieuse, des êtres qui semblaient en être exclus par leur infirmité native, et d'autre part, peut servir de preuves et de critérium, dans la solution des questions psychologiques relatives à l'origine et à la génération des idées. Déjà au sortir de ses études de philosophie, M. de Gerando avait médité sur le mystérieux développement de l'intelligence du sourd-muet, et en avait fait le sujet d'un problème philosophique. Dans son *Traité des signes,* il parle, à plusieurs reprises, de l'art d'instruire le sourd-muet de naissance, et un chapitre entier, consacré à l'examen particulier de cette question, contient déjà les principes de l'art. Le traité *sur l'éducation des sourds-muets,* publié plus tard, développe et complète ses premières vues ; il est le guide le plus sûr, l'ouvrage classique de l'instituteur. M. de Gerando portait une tendre affection à tous les sourds-muets : seconder, faciliter les progrès et la propagation de leur instruction, était pour lui une

jouissance du cœur. Avec quelle tendre sollicitude il veillait au bien-être de tous ceux qui recevaient l'éducation à l'école de Paris! Les sentiments qu'il portait à la classe entière des sourds-muets, sont exprimés d'une manière touchante sur les tablettes où il déposait chaque jour sa pensée intime; on y lit à l'époque où il composait son traité : « Puisse un jour un sourd-muet écrire sur ma tombe : *Il nous aima comme un père !* »

En 1828, M. de Vatimesnil, ministre de l'instruction publique, rétablit la chaire de droit administratif; mais le professeur fut obligé de supprimer du cours l'étude du droit public. M. de Gerando reparut dans sa chaire avec un grand éclat; toute la jeunesse studieuse, tous les hommes désireux de s'instruire dans la science de l'administration, se pressèrent à ses doctes leçons, dans lesquelles le légiste philosophe sut toujours faire parler son âme, à travers les arides matières de l'enseignement. Ce cours n'avait jamais été publié. Le programme seul de la première année (1819-1820) avait été imprimé, et quelques fragments avaient été insérés dans la *Thémis* et dans le *Dictionnaire de droit* de M. Paillet. M. de Gerando ne rédigeait point ses leçons ; il n'écrivait même pas les nombreuses citations des lois et ordonnances dont il avait besoin; il apportait à son cours les ouvrages qui les contenaient, et souvent il arrivait avec dix à douze volumes qu'on déposait sur sa chaire. Avec quel soin il avait préparé, mûri dans sa pensée, le sujet de sa leçon! il en traçait un tableau synoptique, qui n'occupait que le quart d'une feuille de papier; il résumait son sujet par sa belle méthode analytique et synthétique, à laquelle il soumettait tous ses travaux. L'idée mère, posée d'un seul mot en tête du tableau, formait le sommet d'une pyramide; puis venaient les déductions les plus immédiates, dont chacune s'enchaînait dans un ordre logique et était analysée par de simples mots de rappel. L'esquisse de ses leçons portait le cachet de cet esprit transcendant qui embrassait d'un seul coup d'œil l'ensemble d'une science et en indiquait, en même temps, toutes les parties.

M. de Gerando avait pour ses élèves l'affection et la sollicitude d'un père ; il était heureux, lorsqu'il pouvait trouver l'occasion de leur être utile ou agréable. Sa leçon terminée, il se mettait à la disposition de tous ceux qui désiraient le consulter ; il les recevait dans son salon, les invitait à sa table, et toujours ces jeunes gens pouvaient compter sur son appui et sur son crédit pour faciliter leur admission dans une carrière utile. Ses conseils et ses directions les y suivaient encore, pour les soutenir et les guider. Cédant aux instances de ses élèves et à celles de ses amis, M. de Gerando publia en 1829 les ***Institutes du droit administratif français***. C'est le code de l'administrateur, et le code le plus méthodique, le mieux fait qui existe. Les prolégomènes donnent la définition du droit administratif, son histoire et la savante classification de toutes les matières qui le composent. Les lois et ordonnances sont ensuite présentées dans un ordre raisonné, logique, et chaque texte est précédé d'une exposition claire, précise, sous forme d'aphorismes qui en indiquent l'esprit et le but.

En 1830, l'avénement du ministère Polignac porta l'inquiétude dans tous les esprits sages. M. de Gerando fut tristement préoccupé de l'avenir de la France, et on l'entendit dire à ses amis : « Avec les hommes qui nous gouvernent aujourd'hui, on peut présager les plus grands malheurs, rien ne les arrêtera dans la voie des mesures exceptionnelles et arbitraires ». Le jour où parurent les fatales ordonnances, M. de Gerando se disposait à faire son cours, qui avait lieu à neuf heures du matin ; il monta en chaire et essaya péniblement de donner sa leçon ; mais son émotion était trop forte : il fut obligé de s'arrêter, et tomba presque évanoui dans les bras d'un de ses élèves. Lorsque la nouvelle monarchie fut constituée, beaucoup de personnes pensèrent que M. de Gerando serait appelé une seconde fois à prendre un rôle actif dans le gouvernement de l'État ; mais le grand nombre de ceux qui aspiraient au pouvoir et se montraient empressés à s'assurer quelque parcelle de l'autorité publique, ne permit pas à certains hommes qui joignaient la modestie au mérite, d'arriver

au premier rang des serviteurs de l'État. Le gouvernement, de son côté, se félicitait de pouvoir compter sur le dévouement de ceux qui ne demandaient rien. Sous la Restauration, M. de Gerando avait été accusé de libéralisme ; après 1830, on lui reprocha d'être trop favorable aux hommes de la Restauration et aux idées envahissantes du clergé. Ces deux accusations, également fausses, prouvent, par leur opposition même, la parfaite impartialité de M. de Gerando, qui ne fut jamais homme de parti, mais toujours homme de bien. Il acceptait les occasions qui lui étaient offertes de servir son pays, et il restait à son poste aussi longtemps qu'il lui était possible d'y faire le bien. Son patriotisme pur et élevé plaçait toujours l'intérêt public au-dessus du dévouement au souverain; ensuite, jugeant sainement des hommes et des choses, il réservait son admiration pour la grandeur et le génie, sans toutefois se laisser aveugler sur les fautes commises, et que l'éclat de la gloire ne saurait effacer.

En 1832, M. de Gerando publia son *Cours normal des instituteurs primaires*. Membre de la commission que M. de Chabrol, préfet de la Seine, avait nommée pour surveiller et diriger l'école normale des instituteurs primaires, il signala le besoin de donner aux élèves-instituteurs des notions précises sur l'éducation physique, intellectuelle et morale, et proposa à M. le préfet de fonder un cours spécial sur ce sujet. Son vœu fut agréé, et M. de Gerando se chargea d'ouvrir le cours ; toujours prêt à se dévouer aux autres sous les conditions les plus humbles comme dans les circonstances les plus difficiles, il fit trois fois le cours entier : l'homme supérieur ne crut pas déroger en descendant des plus hautes régions de la science pour venir s'entretenir avec de simples aspirants aux fonctions de maîtres d'école ; et quels entretiens substantiels, quelle élévation morale il sut mettre à leur portée, avec ce talent de bien dire qui l'accompagnait partout ! Ce cours n'était pas écrit, M. de Gerando le faisait d'abondance de cœur et de pensée ; mais plus tard on lui demanda de publier ses leçons, qui devaient servir de modèle à ceux qui lui succéde-

raient dans sa modeste chaire, et guider tous ceux qui se destinent à l'enseignement. M. de Gerando retrouva dans sa mémoire ce qu'il avait dit; il l'écrivit, et fit ainsi l'un des meilleurs ouvrages de pédagogie qui existent. Il relève les fonctions du maître d'école, en signalant leur importance et leur dignité morale; il indique, avec une onction pénétrante, les devoirs graves qui y sont attachés et les jouissances qu'elles promettent à l'instituteur. En parlant de l'*éducation primaire*, M. de Gerando s'arrête un instant sur le terme qu'il emploie, et fait remarquer qu'il ne se sert point de celui d'éducation *populaire* usité généralement : « Le peuple, dit-il, n'est pas une caste à part dans la société, il est la société même. Il n'y a pas une éducation spéciale pour le peuple, il n'y a pas une morale à part pour ce qu'on veut appeler le peuple. La raison et la vertu sont le patrimoine de tous. Il y a seulement une éducation particulière pour un certain âge, et pour certaines conditions de la société ». Embrassant tout l'ensemble de l'éducation, il la divise en trois branches principales : physique, intellectuelle et morale. Dans son entretien sur l'éducation physique, M. de Gerando développe toutes les parties de l'application, avec une sagacité et une prévoyance de toutes choses, qui, d'ordinaire, appartiennent seulement à ceux qu'une longue expérience personnelle a mûris dans la carrière de l'enseignement. Avec quelle tendre sollicitude il sait descendre jusqu'au moindre détail matériel, jusqu'aux plus petits soins à donner aux enfants! Dans ses entretiens sur l'éducation intellectuelle, M. de Gerando, par un langage clair, précis, parfaitement à la portée du maître d'école, fait un petit cours de philosophie sur les facultés de l'esprit humain, sur leurs propriétés, leurs lois, leurs rapports, afin de leur faire comprendre en quoi consiste la culture de l'intelligence. Il examine ensuite les diverses méthodes d'enseignement, établit le mérite propre de chacune d'elles, et signale les inconvénients attachés à quelques-unes. Il met ses auditeurs en état de discerner eux-mêmes quelles sont les meilleures méthodes à employer dans la pratique.

L'enseignement mutuel, que M. de Gerando a si puissamment contribué à introduire et à propager en France, est l'objet de son attention spéciale. Il apprécie les immenses avantages qui résultent de ce mode d'enseignement, si favorable à la diffusion des lumières parmi le peuple, et indique l'esprit dans lequel l'instituteur doit l'appliquer, afin qu'il ne puisse jamais dégénérer en une stérile transmission de mots, et cesser d'être entre ses mains un instrument d'éducation, en même temps qu'un moyen d'instruction. L'éducation morale est présentée aux instituteurs comme l'œuvre qui couronne et domine toute l'éducation de l'homme; embrassant tous les instants de sa vie, tous ses intérêts, « c'est par elle, leur dit-il, que l'homme entre réellement en possession de la nature humaine; elle est donc le but le plus essentiel de nos méditations et de nos soins ». M. de Gerando leur enseigne ensuite comment ils peuvent inspirer aux élèves et entretenir en eux le sentiment de leurs devoirs; puis il leur fait voir combien leur ouvrage resterait imparfait, si l'éducation religieuse ne venait le compléter. « Ce n'est que par la religion, dit-il, que l'homme atteint à la plénitude du caractère de l'humanité. Ces âmes qui recueillent les salutaires rosées de l'éducation, sont des âmes immortelles qui un jour s'épanouiront dans un monde meilleur. C'est là que l'éducation doit porter de nouveaux fruits, des fruits qui ne sauraient se flétrir. La vie terrestre est pour elles un noviciat, une épreuve. Oh! combien elle est grande et belle cette œuvre de l'éducation, qui, dans les soins momentanément donnés à un enfant obscur et simple, dispose pour de si hautes et de si durables destinées! Philosophe par les études de ma vie entière, et religieux par conviction, je m'honore de partager avec vous ces pensées, comme je partage avec vous ces espérances ». Chaque page de ce précieux volume exhale un parfum de vertu et de bonté, et le langage à la fois simple et pénétrant de ces entretiens, touche profondément l'âme du lecteur.

Au mois de septembre 1837, M. de Gerando fut appelé à

la Chambre des pairs. Son mérite éminent lui valut des distinctions de tous les gouvernements sous lesquels il vécut, sans en avoir jamais sollicité aucune. L'Empire, qui avait le plus mis à contribution ses lumières et son dévouement, le décora de la croix de la Légion d'honneur et le promut ensuite au grade d'officier avec le titre de baron. La Restauration lui conféra la dignité de commandeur de l'Ordre ; le gouvernement actuel l'appela à la Chambre des pairs et le nomma grand officier de la Légion d'honneur. Déjà, plusieurs fois, M. de Gerando avait été appelé au sein des Chambres législatives en qualité de commissaire du roi, et y avait pris part aux discussions ; il remplit notamment cette mission dans les débats relatifs à la loi départementale et à celle sur les aliénés, dont il avait rédigé les articles, ainsi que l'exposé des motifs, qui porte l'empreinte de son double caractère de sage législateur et de philanthrope éclairé. Devenu membre de la Chambre des pairs, M. de Gerando prit peu de part aux discussions politiques, et ne monta à la tribune que dans les questions d'un intérêt positif. Il prit la parole dans les débats de la loi sur le travail des enfants dans les manufactures. Mais il était souvent nommé membre des commissions spéciales chargées de l'élaboration des projets de loi. Il y montra une assiduité exemplaire, et y porta le tribut de ses lumières et l'élévation de ses vues. Choisi pour rapporteur par la commission du budget, il prouva que les questions financières pouvaient être soumises à la logique du philosophe, et gagnaient beaucoup à subir le classement de ses méthodes. Son rapport fut remarqué pour la clarté de l'exposition et la savante entente de la matière. Rapporteur de la commission du projet de loi relatif à l'ouverture d'un crédit pour subvenir aux frais d'installation de M. de Bonald, archevêque de Lyon, promu au cardinalat, M. de Gerando saisit cette occasion pour définir les rapports réciproques de l'État et du clergé ; il le fit avec une élévation de pensées et de sentiments, une convenance de langage, qui obtinrent une approbation générale.

Pendant de longues années, M. de Gerando exerça les fonctions d'administrateur du bureau de bienfaisance dans le onzième arrondissement de Paris. C'était toujours lui qui présentait au bureau le compte moral et administratif; il y signalait les améliorations qu'on pouvait introduire dans le régime des secours à domicile, et attirait surtout l'attention sur les soins moraux que réclame la pauvreté. Dans l'exercice habituel de ses fonctions d'administrateur, il ne se bornait pas à faire la répartition exacte, équitable, des divers secours que les dames de charité et les commissaires portaient ensuite aux indigents, il allait souvent les visiter dans leur triste demeure; leur donnait audience chez lui une fois par semaine : ils y arrivaient en grand nombre; son cabinet, son antichambre, l'escalier, toute la maison en était encombrée. Il les écoutait, leur parlait avec la bonté d'un père; toujours de sages exhortations, de salutaires conseils, accompagnaient le secours matériel; jamais un pauvre, vraiment digne d'intérêt, n'implorait en vain son inépuisable charité. Il exerçait en abondance cette charité de l'âme, si vivement recommandée dans son *Visiteur du pauvre,* et qui s'adresse au cœur du malheureux, le relève à ses propres yeux, et lorsqu'elle ne peut soulager sa misère, lui inspire une plus grande énergie pour la supporter. Il s'informait avec soin des causes de l'indigence, et s'efforçait ensuite de trouver le moyen d'y remédier, d'en prévenir le retour, aidait aux besoins présents, et cherchait à procurer le travail qui pût fournir aux nécessités à venir. Lorsque l'indigent ne pouvait trouver le soulagement complet de ses maux, il emportait toujours les consolations qui en adoucissent l'amertume. Admis au sein du Conseil général des hospices de Paris, en 1834, M. de Gerando dut quitter ses fonctions d'administrateur du bureau de bienfaisance, qui sont incompatibles avec les premières. Dans cette haute direction des établissements charitables, M. de Gerando exerça l'autorité que donnent le savoir, l'expérience et le constant dévouement au bien; il exploita largement cette nouvelle

voie ouverte à son active charité. Il fut chargé spécialement de la surveillance du bureau des nourrices, de l'hôpital de la Maternité, de l'hospice des Enfants trouvés et des Orphelins, et s'occupa avec une sollicitude toute particulière de ce dernier établissement, de tous les services qui en dépendent, et de grandes améliorations furent le résultat de ses soins. Qui mieux que M. de Gerando pouvait comprendre et perfectionner l'œuvre de saint Vincent de Paul! Chaque semaine il donnait audience au directeur de l'hospice, examinait ses registres; il allait souvent lui-même faire son inspection dans l'établissement, visitait les écoles, présidait en personne la distribution des prix qui se faisait chaque année, et adressait une allocution paternelle aux enfants des deux sexes. Il créa une école du dimanche, où les orphelins placés en apprentissage à Paris venaient compléter leur instruction et continuer leur éducation. Il se faisait rendre un compte exact de tout ce qui concernait les enfants placés à la campagne; il ne se contentait pas d'une statistique de chiffres attestant le nombre des admissions, la mortalité, et présentant seulement quelques renseignements sur la profession des familles qui avaient reçu les enfants. Il exigeait un compte moral de la situation de chacun d'eux, de ses dispositions individuelles, de sa conduite, de celle des parents adoptifs. Il prit des mesures pour que l'instruction fût donnée à tous les enfants confiés à sa tutelle, pour former un comité de patronage dans chaque localité, dans le but de veiller sur leur éducation, sur leur avenir, et de continuer à les protéger lorsqu'ils atteindraient l'âge auquel ils sont abandonnés à eux-mêmes. Il établit un service d'inspection dans les départements, service qui n'existait pas avant lui, dans les mêmes conditions. Chaque année, l'un des employés supérieurs de l'administration était envoyé dans les départements où étaient placés les enfants, et devait voir non-seulement les préposés chargés de tous les rapports entre les familles adoptives et l'administration de Paris, mais aussi chaque enfant individuellement, afin de bien s'assurer de sa position,

de son état physique et moral. M. de Gerando visitait souvent lui-même ses pupilles, pendant les voyages qu'il faisait annuellement aux vacances du Conseil d'état et de l'École de droit. Tous les départements qu'il traversait, ayant des enfants placés par l'administration des hospices de Paris, devenaient pour lui des points de station. La résidence des préposés était le centre de ses investigations charitables; de là il parcourait les campagnes, allant dans les plus humbles chaumières, pour voir et juger de ses propres yeux l'état des choses. Les poches de sa voiture étaient remplies de livres, de chocolat, de sucre, qu'il se plaisait à distribuer à ces pauvres enfants, selon l'âge de chacun. C'était un spectacle touchant de voir le pair de France, le savant philosophe, au milieu de ces gens de la campagne, de ces enfants devenus orphelins, dès leur naissance, par la volonté de leurs parents, donnant aux uns une caresse, une récompense, encourageant, soutenant les autres dans le bien qu'ils faisaient, et dont il les remerciait comme s'il en recevait un service personnel. A son approche, on voyait accourir, se presser autour de lui, parents et enfants; ceux-ci plaçaient leurs petites mains dans les siennes, touchaient le bord de ses vêtements, et dans la naïve expression de leur reconnaissance, ils l'appelaient leur *papa de Paris*.

Personne ne possédait des documents plus riches, plus complets, sur tous les établissements de bienfaisance, que M. de Gerando, et chaque jour il les augmentait par les résultats de son expérience et de ses méditations. En 1831, l'Académie française avait mis au concours le sujet suivant : « De la charité, considérée dans ses principes, dans ses applications et dans son influence sur les mœurs et l'organisation sociale ». Les amis de M. de Gerando le pressèrent de se mettre au nombre des concurrents. Cédant à leurs instances, il rassembla les documents qu'il possédait sur ce sujet, les travaux qu'il avait déjà faits, et il composa son traité *de la Bienfaisance publique*. Son ouvrage partagea le prix avec deux autres concurrents. La même année, l'Aca-

démie de Bordeaux proposa pour sujet de prix la question suivante : « Des moyens de prévenir la misère ». M. de Gerando avait approfondi cette question dans son ouvrage couronné à Paris ; des chapitres qui la concernent il fit un mémoire qu'il envoya à l'Académie de Bordeaux, et remporta le prix. Le manuscrit doublement couronné fut revu, complété, et forma quatre volumes lorsqu'il fut publié en 1839. M. de Gerando a élevé à la philanthropie un monument semblable à celui dont il a doté la philosophie. Il a écrit l'histoire de la bienfaisance, en a posé les bases, établi les principes ; il a indiqué le but vers lequel doivent tendre tous les amis du bien et les moyens qui s'offrent à eux pour y atteindre. On peut dire que ses ouvrages sur la bienfaisance sont une suite de ses œuvres philosophiques, en ce sens qu'ils sont la conséquence et l'application de ses vues en philosophie. C'est donc à tort que quelques personnes prétendent que M. de Gerando s'est écarté de la première carrière qu'il avait d'abord embrassée ; qu'il a abandonné les études philosophiques pour s'occuper plus exclusivement des œuvres de charité. Loin de nous la pensée que cette assertion puisse exprimer un blâme ou un regret, mais elle est une erreur de la part de ceux qui la soutiennent. Dans la seconde partie de sa vie, M. de Gerando a mis en pratique les résultats de ses études philosophiques. Appelé à la haute administration des établissements d'utilité publique, des institutions de bienfaisance, il y porta son esprit d'observation si pénétrant, sa profonde connaissance du cœur humain et de tous les rouages de la société ; le sentiment de ses dévoirs et le dévouement à ses semblables, qu'avait inspirés à son âme une saine et pieuse philosophie. Son *Visiteur du pauvre* et son *Traité de la bienfaisance publique,* ne sont qu'une nouvelle application de sa philosophie. On peut répéter à son égard ce qu'il a dit lui-même du vertueux Chamousset, que toute sa vie ne fut en quelque sorte qu'une longue et continuelle méditation sur la bienfaisance publique, et il sut joindre constamment l'exemple au précepte ; à ses yeux, la philosophie

était inséparable de la pratique du bien, et toutes ses études ont toujours été dirigées vers ce but : son journal de 1798 en est le témoignage irrécusable.

Dans le *Visiteur du pauvre*, M. de Gerando a donné des règles à l'exercice de la charité privée. Dans le *Traité de la bienfaisance publique*, continuant la même suite d'idées, il présente l'organisation, le code de la charité collective, et montre l'accord qui doit s'établir entre la charité privée et la bienfaisance publique. Ces deux ordres de travaux se servent de complément mutuel l'un à l'autre. Dans une savante introduction, l'auteur émet les vues générales qui président à son œuvre, et dans un coup d'œil rapide, il examine les principes constitutifs de la société elle-même, pour étudier la pauvreté sous toutes ses formes ; il s'élève aux considérations auxquelles donnent lieu l'inégalité des conditions humaines, l'organisation de la propriété, celle du travail, et résume ses opinions personnelles sur les questions d'économie politique relatives au sujet qui l'occupe : l'auteur envisage ainsi la bienfaisance publique, sous le triple rapport de la morale, de la religion et de la politique. Il passe en revue tous les historiens de la science philanthropique, analyse leurs écrits et caractérise leurs divers systèmes. En payant un juste tribut d'hommage et de respect à la pureté des intentions et aux vues bienfaisantes qui les ont animés, l'auteur met en évidence le vague et l'insuffisance de la plupart de ces théories abstraites, dont la réalisation est illusoire et souvent impossible dans la pratique. Dans son introduction, ainsi que dans tout le cours de l'ouvrage, l'auteur combat victorieusement les combinaisons fausses et quelquefois dangereuses de ces prétendus philanthropes qui ne voient dans l'homme qu'une unité numérique, un chiffre, et s'imaginent avoir trouvé la solution du problème du paupérisme, en cherchant à diminuer le total de la population. Il renverse aussi les systèmes de ces autres utopistes qui, ne considérant l'homme qu'à travers les rêves de leur imagination, proposent des républiques de Platon, et font mouvoir la population

qu'ils veulent régenter, comme les pièces d'un échiquier. Toutes les théories de M. de Gerando présentent ce caractère particulier et si rare, c'est qu'elles reposent toujours sur l'observation des faits. C'est par l'étude des faits, et en généralisant ce qu'ils ont de commun, que son esprit s'élève ensuite aux théories abstraites, et les établit sur les bases qu'il a déduites de l'examen des choses réelles. Pour lui, le fait précède la théorie, la produit, lui sert de fondement, et son application en justifie la vérité. Souvent, au contraire, commençant par les études spéculatives et voulant y subordonner les faits, les soumettre à des règles conçues *à priori*, des esprits supérieurs s'égarent dans leur route, et la pratique qu'appelle leur théorie en démontre bientôt l'erreur et la fausseté. Dans ses vues philanthropiques, comme en philosophie, M. de Gerando prend l'homme tel qu'il est. Le nécessiteux n'est point dépouillé par lui des instincts du cœur, des besoins de l'intelligence, du goût naturel des jouissances de la vie ; en voulant le prémunir contre les causes de la pauvreté et le soustraire à ses funestes effets, il ne fait point abstraction de son être intelligent et moral. Pour lui, l'âme du pauvre invoque les secours spirituels de la charité, aussi bien que les nécessités de la vie physique réclament les dons matériels. « La bienfaisance, dit l'auteur, s'exerce par des influences morales, autant que par des secours matériels ; elle répand les conseils de la sagesse, autant que les aumônes. »

L'auteur considère d'abord l'indigence dans ses rapports avec l'économie sociale ; il la définit, et la signale comme le résultat inévitable de la civilisation, parce qu'avec elle les besoins se multiplient, et deviennent plus impérieux. Il remarque judicieusement qu'*il n'y a point d'indigents parmi les sauvages*. Mais la notion de l'indigence est relative, elle a des catégories qu'il faut déterminer. « La classification des indigents, l'évaluation des degrés de la misère, sont les deux points sur lesquels roule l'art entier de la bienfaisance ». En recherchant les causes de l'indigence, l'auteur

examine la question importante, qui occupe tous les esprits aujourd'hui, de l'inégalité des conditions, et combat les erreurs funestes de cet idéal de bien-être pour toutes les classes de la société, dans une égale répartition des richesses sociales. « La vérité, dit-il, est le premier devoir de l'ami du pauvre ; ce n'est pas en le flattant par de vaines utopies qu'on peut le servir ; c'est ainsi, au contraire, qu'on rendrait sa situation plus déplorable. L'inégalité est la conséquence inévitable du travail libre, source de toute prospérité. Les inégalités intellectuelles, morales et politiques, ne se lient-elles pas à l'inégalité dans la répartition des biens de la fortune? La richesse est le fruit de la liberté, et le moyen ici a plus de prix encore que le résultat. L'inégalité dans les conditions sociales est la nature même de la société ; elle est la condition de ses progrès : or, le progrès est la grande loi de la société humaine. Mais les sommités sociales doivent en tout être tutélaires, bienfaisantes ; elles ne remplissent leur destinée qu'autant qu'elles joignent l'élévation morale à l'ascendant de la fortune. Dans la vue de la providence divine, la fortune et le pouvoir ne sont pas une faveur, mais une mission, mission qui a pour but d'améliorer, en la vivifiant, l'existence de tous. »

Après avoir constaté les droits du pauvre, les obligations du riche, l'auteur trace les devoirs imposés à la bienfaisance publique. Dans cette seconde partie, il examine et approfondit toutes les institutions destinées à prévenir l'indigence : les établissements qui recueillent les enfants pauvres, les orphelins, et leur donnent une éducation morale et industrielle ; les hospices des enfants trouvés, les salles d'asile, les écoles de pauvres, les maisons de travail, les ateliers, toutes les institutions qui tendent à prévenir l'indigence, toutes celles qui peuvent améliorer la condition des classes malaisées. En traitant la question des hospices pour les enfants trouvés, question si controversée de nos jours, l'auteur résume ainsi son opinion : « L'amélioration des mœurs populaires, voilà la grande et puissante cause que nous devons

invoquer pour réduire effectivement le nombre des enfants délaissés ». L'éducation, les bonnes mœurs, sont les deux moyens qu'il signale comme les plus efficaces pour prévenir l'indigence. « L'amélioration des mœurs populaires, dit-il, doit devenir le but essentiel des institutions sociales. Mais c'est surtout l'éducation qui doit armer d'avance l'enfance et l'adolescent contre l'adversité ». En étudiant les établissements de réformation et les moyens qui peuvent améliorer les mœurs, l'auteur signale les bienfaits du système pénitentiaire, introduit dans les prisons, et quoique cette question n'entre point dans le plan de son ouvrage, et n'y soit traitée qu'accessoirement, il la montre sous son véritable jour et fait voir, en quelques lignes, comment ce système doit être conçu et appliqué. « Il est nécessaire, à nos yeux, dit-il, que tout commerce avec les autres détenus soit interdit au prisonnier; la séquestration, sous ce rapport, doit être absolue et constante. Ne laissez approcher de lui aucun de ceux qui peuvent ou le détourner du repentir, ou servir ses vues, ou se laisser corrompre par lui. Mais il est un commerce dont l'homme le plus coupable ne saurait être privé, c'est celui des gens de bien. La voix de la conscience répond mieux quand elle est interrogée, s'entend mieux quand elle trouve un écho; faites pénétrer dans l'âme du coupable des émanations qui l'assainissent et la purifient; faites luire à sa raison quelques rayons de sagesse et de vérité. Le seul aspect d'un homme de bien, visitant le coupable dans son exil, est, pour celui-ci, une leçon vivante, un puissant encouragement au repentir » (1).

Dans la troisième partie de l'ouvrage, l'auteur traite des secours publics. Il examine tous les moyens propres à procurer aux indigents une occupation utile. Le premier ordre de secours consiste à fournir le travail aux indigents valides. « C'est par le travail, dit-il, que l'homme lutte contre l'indigence. » Il traite ensuite des secours à domicile, et termine

(1) On sait que c'est ce système, devenu le système français, qui est mis en pratique, avec un succès complet, dans la prison de la Roquette à Paris, par les soins éclairés de M. Gabriel Delessert, préfet de police.

le régime des secours publics par les établissements hospitaliers pour les vieillards et les infirmes. L'auteur étudie ainsi la classe pauvre dans toutes les phases de l'existence, énumère ses besoins et indique les remèdes qu'il convient d'y apporter. Après les secours donnés à l'enfance, viennent ceux que réclame l'adolescence, les accidents qui peuvent survenir pendant l'âge mûr, et les nombreuses nécessités de la vieillesse. M. de Gerando suit donc le pauvre dans le cours entier de sa vie, pour le protéger, l'aider, l'entourer de tous les moyens propres à le préserver des dangers qui le menacent, et le soulager dans tous les maux qui l'affligent. Chaque branche de secours publics, chaque institution de bienfaisance, offre un traité spécial, complet, sur la matière, et pourrait former un ouvrage à part. L'auteur détermine d'abord, d'une manière claire et précise la nature et l'étendue du besoin qui demande l'assistance; puis, traçant l'histoire des institutions qui ont été créées pour assurer le secours, depuis la plus haute antiquité jusqu'aux institutions qui existent aujourd'hui, il en donne la description et le tableau comparatif; résume les divers modes d'application; présente, d'un côté, les opinions de ceux qui approuvent l'institution, et de l'autre, les objections qui ont été élevées à son sujet. A la suite de la controverse, il indique le mode qu'il juge le meilleur pour répondre à l'utilité et aux besoins de l'établissement. On regrette seulement que l'auteur mette une trop grande réserve, une sorte de timidité, dans l'exposé de ses propres opinions, à la suite de l'examen de celles d'autrui. L'étude approfondie que M. de Gerando avait faite de toutes les institutions de bienfaisance, sa longue expérience dans la pratique des bonnes œuvres, lui assuraient une autorité incontestable. Que n'a-t-il apporté dans la manifestation de ses convictions personnelles, si sagement établies, la confiance et l'énergie avec lesquelles d'autres propagent leurs erreurs?

Après avoir examiné successivement tout ce qui est l'objet de la bienfaisance publique, l'auteur embrasse l'ensemble des règles qui doivent y présider, et cette dernière partie est la consé-

quence et la conclusion des trois autres. Il donne un aperçu historique des établissements hospitaliers, fait connaître la législation des pauvres chez les anciens, au moyen âge, et celle qui existe aujourd'hui dans l'Europe moderne ; il indique les conditions d'un bon système de secours publics et de leur administration, et appelle, avant tout, l'attention sur les soins que réclame le pauvre pour son amélioration morale qui domine toutes les vues de l'auteur, qui est associée par lui à tous les genres de secours et signalée comme le but essentiel vers lequel doivent tendre incessamment toutes les institutions de bienfaisance. « Que l'assistance, dit-il, ne soit point un simple soulagement, qu'elle soit aussi, autant qu'il se peut, une éducation ». On eût desiré que cette dernière partie, qui résume les autres dans leur application positive, fût moins resserrée et donnât, d'une manière plus explicite, le plan général de l'administration des secours, tel qu'un bon gouvernement puisse l'adopter et le mettre en pratique. En embrassant l'ensemble de cette œuvre colossale, on voit que l'auteur a été guidé par ces trois ordres de considérations : constater l'indigence, ses divers degrés et ses droits aux secours publics; examiner les besoins réels du pauvre, dans le cours entier de son existence, les institutions nécessaires pour y pourvoir; signaler les devoirs de l'État pour lui prêter assistance, et les obligations du riche envers ceux qui invoquent son secours. « La société humaine, dit-il, n'est pas seulement instituée pour l'avantage des forts, pour la sécurité de la richesse; elle est surtout fondée en faveur des faibles : appelée à procurer le bien-être de tous, elle doit surtout protéger le malheur. L'un des premiers devoirs du gouvernement qu'elle s'est donné pour organe, est donc de secourir les misères, et, avant tout, de les prévenir, de leur offrir aussi, avec une assistance matérielle, des remèdes, des préservatifs d'un ordre plus éminent, par l'amélioration des mœurs. » L'auteur démontre que cette grande œuvre ne peut être accomplie qu'à l'aide du patronage bienveillant de la classe supérieure sur la classe souffrante. « Un tel patronage, dit-il,

est, à la fois, le principe, l'expression, le sentiment, l'instrument de la bienfaisance publique, comme la morale en est l'âme. Les desseins de la Providence signalent la création de ce patronage, la religion le conseille, les circonstances de notre siècle le sollicitent, l'intérêt de l'avenir le commande peut-être. » L'auteur convie surtout à l'œuvre de la bienfaisance publique les ministres de la religion, et leur indique la part si large qui leur appartient dans cette administration, mais il demande que leur concours ne reste point isolé et en dehors de l'organisation générale des secours. Il leur demande de seconder, d'éclairer les vues de l'administration publique, et d'agir toujours en harmonie avec elle. Cet ouvrage si remarquable à tant de titres, l'est aussi par l'onction et le charme que l'auteur a su y répandre. Son âme, grande et généreuse, se reflète dans chaque page, et révèle le véritable philanthrope dans la plus noble acception du terme. Cette œuvre immense, inspirée par la charité unie à une science profonde, n'a pas encore obtenu, dans le public, toute la célébrité qui lui est due; il ne lui manque que d'être mieux connue. Mais ce n'est pas à des œuvres semblables que la presse accorde son attention et ses louanges; d'ailleurs, les écrivains qui s'occupent des questions traitées par M. de Gerando, profitent de ses savantes recherches et de ses hautes conceptions, sans indiquer la source féconde où ils puisent si largement leur science et leurs pensées, afin de mieux s'en attribuer le mérite à eux-mêmes. Lorsqu'on signalait ces plagiats à M. de Gerando, son noble désintéressement se refusait à se faire rendre justice, il s'applaudissait de voir que ses œuvres fructifiaient, et que ses opinions avaient trouvé des approbateurs.

En 1839, la même année où parut son grand ouvrage sur la bienfaisance publique, M. de Gerando jeta les fondements d'une nouvelle institution qui manquait à Paris, et dont il avait vu des modèles à Lyon, où la charité trouve de si nombreux exemples à imiter. Dans ses visites à l'hôpital de la Maternité, M. de Gerando songea aussitôt à joindre les soins moraux aux secours physiques qui étaient donnés aux ma-

lades. Il eut le courage de s'entretenir avec les pauvres créatures que le vice amène dans cette maison; il remarqua que beaucoup d'entre elles étaient plutôt égarées que corrompues, et pouvaient être retirées encore du fond de l'abîme, si une main secourable leur était tendue, et son inépuisable charité leur tendit la main qui pouvait les sauver. Il conçut le projet de fonder un établissement où seraient reçues toutes celles de ces femmes qui témoigneraient, par leur repentir du passé et leurs dispositions pour l'avenir, un désir sincère de revenir à la vertu. L'exécution du projet offrait de grandes, de nombreuses difficultés; elle demandait à être mûrement méditée, elle exigeait le concours de beaucoup d'hommes de bien, l'appui de l'autorité, et il fallut trois ans d'efforts pour parvenir à la réaliser. M. de Gerando soumit son projet de fondation aux membres du conseil général des hospices, qui applaudirent à ses vues, et le secondèrent puissamment dans leur exécution; il invoqua le secours de ses amis, l'assistance des personnes charitables et zélées pour le bien, et rencontra de généreuses sympathies. Par ses soins actifs, persévérants, il réunit un fonds de 19,000 francs, et la maison put s'ouvrir le 1er octobre 1839. Une des dames, qui ont le plus contribué à la fondation de l'œuvre, lui avait procuré une directrice digne de la comprendre et de s'y associer. Cette directrice s'y dévoua gratuitement, et remplit encore aujourd'hui ces fonctions avec le même désintéressement. Les jeunes convalescentes admises dans cet asile momentané, où elles entrent volontairement, n'y sont jamais retenues contre leur gré, et sont soumises aux influences d'une charité persuasive; on s'efforce de les former au travail, de leur faire contracter des habitudes d'ordre et de régularité, de les rendre à une vie honnête; mais on s'attache surtout à leur donner cette instruction religieuse, dont l'absence a été la cause première de leur chute. Lorsqu'on s'est assuré de leur retour au bien, on les replace utilement dans la société, soit en leur procurant un service avantageux, qui offre les garanties morales, qu'on recherche avant tout, soit en les ré-

conciliant avec d'anciens maîtres ou avec leurs familles. Le succès a dépassé les espérances du fondateur : la grande majorité de ces pauvres filles est ramenée dans la bonne voie. Plusieurs d'entre elles, placées à la campagne ou en pays étranger, entretiennent une correspondance avec la directrice, qu'elles appellent leur mère, et expriment les plus touchants sentiments de rénovation morale et religieuse ; elles aiment à revoir les lieux où elles ont trouvé une nouvelle vie ; et une partie de celles qui résident à Paris et dans les environs, y reviennent aussi souvent que le permettent les devoirs de leur nouvelle position : elles assistent à des conférences religieuses, que le digne aumônier de l'établissement tient une fois par mois, pour celles qui ont quitté la maison ; témoignant ainsi par leur présence du fruit qu'elles ont retiré de leur séjour dans ce pieux asile. La maison a été reconnue établissement d'utilité publique par une ordonnance royale du 2 août 1843, sous la dénomination d'*asile ouvroir de Gerando* (1).

En 1839, la *société industrielle de Mulhouse* ouvrit un concours sur la question suivante : *De l'industrialisme dans ses rapports avec la société, sous le point de vue moral.* M. de Gerando n'en eut connaissance que l'année suivante, et peu avant le terme assigné aux concurrents ; mais le sujet proposé offrait un double intérêt à son esprit. Il s'agissait de considérer les progrès de l'industrie, non-seulement dans leurs résultats matériels et le bien-être physique que la société en retire, mais surtout dans leur influence sur la moralité. A ses yeux, il fallait éclairer la classe ouvrière sur les vrais moyens d'assurer son bonheur, lui enseigner le sage emploi du salaire mérité, plutôt que de lui fournir un travail plus lucratif ; lui apprendre à bien vivre en lui demandant de bien travailler ; il fallait montrer à ceux qui absorbent plus exclusivement les riches produits de l'industrie, que la classe qui possède doit plus que la rétribution des jouissances matérielles dont elle s'environne, qu'elle doit, avant tout, l'exemple de la vertu, la protection aux faibles, un pa-

(1) Elle est située rue Cassini, n° 4.

tronage bienveillant, salutaire, sur tous ceux qui lui procurent son luxe à la sueur de leur front. M. de Gerando avait approfondi toutes les parties de la question dans son grand ouvrage sur la *bienfaisance publique*, elle entrait dans le sujet habituel de ses méditations; elle se trouvait donc traitée d'avance et toute résolue dans sa pensée. Il rédigea, en quelques jours, un mémoire sur *les progrès de l'industrie, considérés dans leurs rapports avec la classe ouvrière*, et partagea le prix. Il choisit l'épigraphe suivante : *Le travail doit être pour l'homme une éducation morale et religieuse*, et cette inscription, mise en tête de l'ouvrage, caractérise et résume les vues élevées qui ont guidé l'auteur. La société industrielle de Mulhouse ordonna l'impression du Mémoire, et l'inséra en entier dans son bulletin. M. de Gerando a divisé son travail en trois parties : l'étude des *faits*, celle des *causes*, celle des *remèdes*. En interrogeant les faits, il examine la moralité dans les classes ouvrières à l'époque présente, et signale l'attention sérieuse avec laquelle les publicistes, les économistes et les moralistes, s'occupent de leur destinée. Il attribue en partie à ces investigations, toutes nouvelles, l'exagération que l'on prête aux maux de la classe ouvrière, parce qu'en scrutant ses vices on ne recherche pas ses vertus. « Les maux dont elle gémit sont plus saillants, sans être accrus; ils peuvent paraître plus graves, seulement parce qu'ils sont plus remarqués. » Dans l'étude des causes, l'auteur recherche les influences de l'industrie, qui agissent avec une heureuse efficacité sur le caractère moral de l'ouvrier, puis celles qui sont défavorables à sa laborieuse existence, et il signale les avantages et les inconvénients des divers genres de travail pour le développement moral de celui qui s'y livre. Dans l'étude des moyens, l'auteur examine ceux qui appartiennent à l'autorité publique, et les résume presque tous dans les soins qu'elle peut et doit donner à l'éducation, dont le succès dépend surtout de la direction morale et religieuse qui doit y présider. « Que les instituteurs, dit-il, deviennent des éducateurs; qu'ils développent ces jeunes

âmes par la douce chaleur des affections généreuses; qu'ils les vivifient par les saintes inspirations des sentiments religieux; qu'ils cultivent chez leurs élèves le bon sens, la droiture de l'esprit et du cœur, sans laquelle l'instruction n'est rien ». Veillant ensuite sur l'enfant de l'ouvrier, au sortir de l'école, après l'initiation religieuse, il l'entoure de toute sa protection au moment où commence la seconde éducation, celle de l'adolescence. « L'apprentissage, dit-il, est pour le jeune ouvrier le *noviciat* de la moralité ou du vice, suivant le caractère du maître sous lequel il tombe, et des compagnons auxquels il se trouve associé ». Dans les ateliers où l'ouvrier travaille pour son propre compte, l'auteur le place sous l'influence de l'esprit de famille et celle de ses chefs pour continuer et consolider son éducation, mais il le soumet, avant tout, à cette influence religieuse qui doit dominer et prévaloir sur toutes les autres. « Que la pensée de Dieu, dit-il, vienne incessamment, semblable à l'astre du jour, éclairer, réchauffer le champ du travail pour l'ouvrier; qu'elle le garde et le protége au milieu des orages des passions. Qu'en sortant de l'atelier, il vienne dans les temples s'unir à la grande fraternité des fidèles, consacrer ses fatigues par la prière, et reprendre des forces, en se nourrissant des espérances immortelles! » Puis, s'adressant aux chefs et aux riches, il leur dit : « Voulez-vous améliorer les mœurs de la classe pauvre? que les riches commencent par améliorer leurs propres mœurs; voulez-vous améliorer les mœurs des ouvriers? que les chefs de l'industrie donnent l'exemple. » L'auteur termine la troisième partie, en proposant l'organisation d'un vaste plan de patronage des classes supérieures de la société sur les classes inférieures, et rappelle que déjà il a émis le vœu d'une semblable alliance, et développé sa pensée dans son traité *De la bienfaisance publique*. Il reconnaît dans cette institution le seul moyen de conjurer la guerre, toujours plus menaçante, de celui qui n'a rien contre celui qui possède. Mais il veut que ce patronage soit bienveillant, qu'il soit spontanément offert et librement accepté. « Nous

ne voudrions pas, ajoute-t-il, que ce patronage fût établi par l'autorité publique, mais nous désirerions qu'il fût agréé, secondé même par une administration sage et paternelle». Ce petit écrit substantiel est un trésor de vues sages, d'idées utiles, de sentiments élevés, mis à la portée de toutes les intelligences. On ne saurait trop en conseiller la lecture aux ouvriers, et le recommander à la méditation de tous les gens de bien (1).

Les voyages de M. de Gerando peuvent être comptés au nombre des bonnes œuvres de sa vie. Son ardent amour pour le bien lui donnait le besoin de trouver dans le repos même un moyen d'être utile aux autres, d'associer au plus simple délassement la pensée de se dévouer. Chaque année, pendant ses vacances, il faisait, soit en France, soit à l'étranger, des voyages nécessaires à sa santé, et qui devenaient pour lui l'occasion de servir la sainte cause de l'humanité. C'étaient des tournées à la Howard, qu'il s'était donné souvent pour modèle, et dont il enviait la mort. Il préparait d'avance son plan d'excursion, traçait son itinéraire, et choisissait pour champ d'exploration, la visite des hôpitaux et hospices dans toutes leurs branches d'organisation, celle des écoles dans leurs diverses spécialités, et de tous les établissements d'utilité publique; il se proposait ainsi le double but d'étudier les meilleures méthodes d'instruction pour faciliter l'éducation de l'homme, propager les lumières, et de rechercher les institutions qui ont le mieux réussi à soulager les maux de l'humanité. Il tenait un compte exact et détaillé de ce qu'il avait vu et observé. Chaque établissement était pour lui le sujet d'une étude spéciale, il en examinait toutes les parties avec une scrupuleuse attention, s'informait de l'esprit qui présidait à son organisation, des résultats qu'on obtenait, interrogeant les directeurs, les employés, jusqu'aux plus humbles serviteurs, sur le mode d'exécution mis en usage. C'était avec un tact exquis qu'il faisait d'abord valoir toutes les mesures bonnes et utiles qu'il

(1) Une seconde édition vient de paraître, accompagnée de notes nouvelles et d'un plan d'organisation du patronage proposé par l'auteur.

avait remarquées, et puis s'il découvrait quelques vices à réformer, quelque amélioration à apporter, la critique et les avis ne venaient qu'après la louange, et ses observations étaient présentées avec tant de bonté et une telle aménité dans les formes, qu'elles donnaient à la censure la valeur d'un éloge et la faisait accepter comme un bienfait. Au retour de chaque voyage, M. de Gerando rédigeait le compte rendu de ses généreuses investigations, et les faisaient fructifier au sein du Conseil général des hospices et dans le domaine de l'instruction publique. La création en France des écoles secondaires, qui occupent le degré intermédiaire entre les écoles primaires et les colléges, est due en partie au rapport que M. de Gerando fit bénévolément au ministre de l'instruction publique en 1833, sur les documents qu'il avait recueillis en voyageant dans le Wurtemberg et dans le duché de Bade. Ce rapport appela l'attention du ministre sur la sage et judicieuse organisation de l'instruction publique dans cette savante Allemagne, qui, par ses écoles secondaires et industrielles destinées aux classes moyennes de la société, pourvoit ainsi à tous les degrés de l'échelle progressive des études, sans laisser subsister de lacune depuis l'école primaire jusqu'à l'enseignement supérieur des universités. Pendant ses voyages, M. de Gerando associait à ses vues philanthropiques le culte de ses affections privées ; il visitait les amis qui se trouvaient sur son itinéraire, et tous les deux ans, il se rendait à Lyon pour voir sa vénérable mère, qu'il eut le bonheur de conserver jusqu'en 1838. Il était heureux de lui prodiguer ses soins les plus tendres, de l'entourer des attentions les plus délicates. Son respect filial lui inspirait un dévouement absolu ; il avait pour sa mère l'obéissance d'un enfant, il étudiait ses moindres désirs pour les prévenir et y satisfaire, et ce fils qui avait été jugé si sévérement, devint la consolation de sa mère, la joie, l'orgueil de sa vieillesse, et fut celui qui illustra son nom.

En 1841, M. de Gerando alla pour la dernière fois visiter cette belle Alsace qu'il aimait, où il avait trouvé les plus douces jouissances du cœur, où, au temps de l'exil, il avait

rencontré la compagne de sa vie, cette âme d'élite si digne d'être unie à la sienne. Il y avait conservé des amis dévoués qui l'appelaient de leurs vœux les plus tendres, et pour lesquels sa présence était toujours un bonheur. Il y était attiré aussi par les mœurs simples des Alsaciens, dont la bonhomie allemande lui était sympathique; par ces beaux sites, ces gracieuses vallées des Vosges qui charmaient ses goûts et plaisaient à son imagination contemplative. A son retour à Paris, comme par un funeste pressentiment, il adressa ses *Adieux aux Vosges alsaciennes*, et, à la prière de ses amis, il les fit imprimer pour eux. Dans ce dernier salut au pays de ses affections, il fait une description poétique de ses sites agrestes, de ses vallées fécondées par l'industrie, des mœurs de ses habitants; il évoque le souvenir des grands hommes qu'elle a donnés à la patrie, et laisse épanouir son noble cœur à la pensée des douces émotions qu'il y a éprouvées. C'est un charmant poëme auquel il ne manque que la rime. A la suite de cet opuscule, M. de Gerando en composa un second qui a pour titre: *les Belles Ames*. Il adresse une pieuse invocation à cette grande légion des âmes élevées, qu'on peut appeler la légion d'honneur du royaume céleste, et que l'éternel prête à la terre pour servir de modèle aux autres hommes. Après avoir montré dans ces âmes d'élite les plus pures émanations de Dieu, signalé leur mission terrestre à travers les diverses conditions de la société, M. de Gerando exalte ainsi la gloire qui les attend dans le séjour de l'éternité. « Ames évangéliques, à la soif ardente de la perfection qui vous pressait, il fallait un séjour qui pût enfin la satisfaire! —Vous nous léguez, avec les souvenirs de votre passage au milieu de nous, les gages des plus magnifiques espérances. Vos dernières paroles nous annoncent cette grande destinée dont votre vie entière fut le noviciat. Vous nous précédez pour nous montrer la route; vous nous tendez la main en paraissant vous éloigner. Dieu vous appelle à lui pour vous couronner. Nous recueillons de vous un grand enseignement; vous nous apprenez à dédaigner la terre, à la quitter; vous

soulevez le voile de l'avenir, qui seul explique la carrière terrestre; votre dernier soupir nous proclame l'immortalité ». Et cette belle âme, nous communiquant ainsi ses élans vers Dieu, était près de nous quitter, et de recevoir à son tour cette auréole de gloire célébrée dans ses dernières inspirations.

Depuis plusieurs mois, on remarquait avec une cruelle anxiété l'altération générale de la santé de M. de Gerando; ses parents et ses amis le conjurèrent de renoncer à une partie de ses nombreuses fonctions, mais il ne comprenait pas la vie sans le travail incessant; aux sollicitations qui lui étaient adressées, il répondait: « *Je me reposerai dans l'éternité* », et il tint parole. Ses facultés intellectuelles conservèrent, jusqu'à sa dernière heure, toute leur force, son esprit toute sa lucidité; on eût dit que son corps affaissé se brisait sous l'énergie de l'âme. Au printemps de l'année 1842, il fit encore un rapport à l'Académie des sciences morales et politiques, qui avait mis au concours une question de philosophie. Il eut à examiner les mémoires de nombreux concurrents, dont plusieurs étaient écrits en allemand ou en latin. Son rapport obtint le suffrage de tous ses confrères, par la supériorité des jugements qu'il émettait sur les divers travaux soumis à l'Académie, et par la sagacité avec laquelle il caractérisait leur mérite respectif: mais ce fut le dernier effort de cette haute intelligence. Une crise violente fit éclater le mal qui, depuis quelques années, minait la constitution de M. de Gerando, atteint d'une maladie au cœur. Ni le repos forcé, ni le séjour à la campagne, ni un voyage aux eaux de Néris, qui un instant avait fait naître l'espoir de le conserver, ni les secours de l'art donnés par un médecin qui joignait à la science les soins de la plus parfaite amitié, rien ne put sauver cette nature épuisée. Dieu trouva l'âme prête pour recevoir la récompense du juste. La patience, la pieuse résignation avec lesquelles M. de Gerando supporta les plus grandes souffrances ont été un sujet d'édification pour tous ceux qui en ont été les témoins. « Ce que je souffre, disait-il, ne peut se décrire, mais on n'entendra pas

une plainte, pas un murmure sortir de ma bouche ; rappelez-vous que c'est un bien de souffrir. J'offre mes souffrances à Dieu, en expiation des fautes de ma vie, et pour appeler ses bénédictions sur mes enfants et sur mes amis. » La veille de sa mort il fit encore sa prière du soir à genoux et plus longtemps que de coutume. Sa journée entière était devenue une prière non interrompue, et son livre de piété ne le quittait plus. Le 9 novembre il avait encore écrit sur ses tablettes la journée du 8. Le 10, vers neuf heures du matin, il venait de donner ses ordres à ses domestiques, lorsqu'on le trouva endormi dans son fauteuil, devant sa cheminée. Sans doute Dieu avait voulu épargner à son âme si aimante les déchirements du dernier adieu!

Qui pourrait peindre la douleur profonde, générale, qui se manifesta à la mort de M. de Gerando? Le nombreux cortége accompagnant sa dépouille mortelle en fut le témoignage sensible; toutes les classes de la société y étaient représentées, et l'on peut dire, avec une entière vérité, que les larmes du pauvre ont coulé sur sa tombe. Aucune mémoire ne fut jamais entourée de plus d'hommages, de regrets plus sincères, plus durables. Il est des cœurs où la douleur de sa perte ne s'éteindra qu'avec le dernier souffle de la vie.

Après avoir parcouru le tableau de cette vie si riche de faits, si féconde en œuvres méritoires, on a besoin d'en résumer les diverses parties et de la considérer successivement dans toutes ses phases, dont chacune eût fourni une carrière complète, et suffi à l'illustration d'un homme. Nous avons dépeint M. de Gerando comme conseiller d'état, administrateur, professeur à l'école de droit ; nous envisagerons ici plus particulièrement le philosophe, le philanthrope, l'écrivain, et nous essaierons de dire ce qu'il fut dans sa vie privée, comme ami et comme chef de famille. Le récit complet de cette grande existence, avec tous les développements qu'il comporte, offrirait les plus précieux enseignements aux études de la jeunesse et aux méditations de l'âge mûr.

Nous avons vu quel rang éminent M. de Gerando occupe parmi

les philosophes; ses travaux à cet égard sont les premiers titres de sa gloire. Le *Traité des signes*, celui *de la Génération des connaissances humaines*, l'*Histoire comparée des systèmes de philosophie*, le tableau des *Progrès de la philosophie depuis* 1789, le *Perfectionnement moral*, le *Traité sur l'éducation des sourds-muets*, le *Cours normal des instituteurs primaires*, les articles *Aristote, Platon*, *Gassendi*, *Wolf*, ceux de plusieurs autres philosophes dans *la Biographie universelle de Michaud*, l'article *Morale* et plusieurs autres dans l'*Encyclopédie des gens du monde*, un grand nombre d'œuvres philosophiques encore inédites, forment le riche tribut apporté à la science par M. de Gerando. Il était avant tout philosophe pratique ; il avait peu d'estime pour cette philosophie purement spéculative, fruit de méditations abstraites qui demeurent sans influence sur les habitudes de la vie ; pour cette philosophie qui semble prendre à tâche de porter ses théories dans des régions tellement élevées que les intelligences vulgaires ne peuvent y atteindre, et qui se croit d'autant plus sublime qu'elle est moins comprise. Il avait un souverain dédain pour cette autre philosophie qui se perd dans les vaines discussions des rhéteurs et des sophistes, qui s'épuise dans les questions de l'*objectif* et du *subjectif*, du *moi* et du *non-moi*, ne juge que les phénomènes intellectuels et fait presque entièrement abstraction de la morale ; ses opinions personnelles repoussaient les prétendus philosophes qui n'enseignent que des théories vaines, sans application positive ; ceux dont les préceptes sont démentis par les exemples de leur vie ; ni l'éclat du style, ni la hardiesse de la pensée ne peuvent racheter le vide et l'insuffisance des abstractions, l'absence des convictions, ni remplacer l'autorité de l'exemple. Ils peuvent être professeurs de philosophie, mais, certes, ils ne sont point philosophes. Il ne pouvait approuver non plus ceux qui croiraient rabaisser leur science s'ils la mettaient à la portée des intelligences ordinaires ; qui, après avoir essayé d'élever jusqu'à eux leurs disciples les abandonnent ensuite parce qu'ils les voient dans une région

trop inférieure, et désespérant de les former à leur doctrine, ne montrent plus qu'un dédain majestueux et gardent à jamais le silence. On a dit souvent que le silence du peuple est la leçon des rois; mais le silence du professeur n'a jamais pu instruire son auditoire. Il déplorait ce silence persévérant d'un esprit supérieur qui eût joint à l'élévation de son enseignement l'autorité que donne toujours l'exemple de la vertu. Entre ces deux écoles, M. de Gerando apparaît comme l'un de ces caractères antiques, types et modèles de la véritable sagesse, comme l'un de ces grands hommes dont la noble vie, dévouée tout entière à la recherche de la vérité et à la pratique du bien, est une application constante de leurs préceptes. Il serait beau et utile de donner le résumé complet de la philosophie de M. de Gerando, d'en former un corps de doctrine à part; on établirait ainsi le code de l'école spiritualiste du XIXe siècle; mais pour que ce travail pût être entrepris il faudrait que toutes les œuvres philosophiques de M. de Gerando eussent paru. Il devra faire partie du dernier volume qui doit compléter l'*Histoire comparée des systèmes de philosophie*. Nous nous bornerons à indiquer les vues générales qui président à la doctrine du philosophe français et les services qu'il a rendus à la science. « Les hommes éclairés, dit-il, aiment que l'auteur leur laisse achever leur pensée, les autres sont la plupart disposés à l'admirer d'autant plus qu'ils le comprennent moins. Mais j'aspire au mérite plus facile, tout ensemble et plus consolant pour le cœur, de rendre la vérité accessible et populaire » (1); et en effet aucun écrivain n'a porté plus de clarté et de précision que M. de Gerando dans les hautes questions qu'il a traitées.

« La philosophie, dit-il ailleurs, est aux yeux des hommes éclairés, non l'opinion d'une secte, le système d'un individu, l'esprit d'un moment ou d'un siècle, la devise d'une classe particulière d'écrivains, mais bien cette science antique qui se place à l'origine de toutes les autres, et qu'on pourrait

(1) Voy. Introduction au *Traité des signes et de l'art de penser*, page 86.

appeler la science mère, dont les traditions se sont conservées au travers des erreurs, des exagérations contraires et des abus même commis en son nom (1). » M. de Gerando est donc de l'école éclectique, et tout esprit sage se rangera sous sa bannière, tout système raisonnable reposera désormais sur le choix judicieux des doctrines qui existent. C'est un monde où il n'y a plus de nouvelles découvertes à faire, dont toutes les régions ont été explorées. Il ne peut donc vraiment y avoir de neuf et d'utile que la classification, la coordination des doctrines que l'éclectisme aura reconnues les meilleures, les seules vraies. M. de Gerando a été le philosophe éclectique qui a le mieux démêlé la vérité de l'erreur, et tracé les préceptes d'une bonne et sage philosophie.

« Nous n'avons qu'une seule philosophie, comme il n'en est qu'une seule véritable; ses fondements sont dans la connaissance de nous-mêmes; notre perfectionnement intellectuel et moral en est le but. Placée au centre du système des connaissances humaines, elle en éclaire les rapports, elle en fonde l'harmonie, elle en fixe les premiers principes, elle prête à toutes les sciences des nomenclatures, des méthodes; elle crée à elle seule le plus utile des arts, celui qui est nécessaire à tous les hommes et dans tous les moments de la vie; l'art de penser sainement et de se conduire avec sagesse. Amie des mœurs, elle étudie le cœur de l'homme, le mouvement de ses passions; elle met dans toute leur évidence les maximes primitives et éternelles qui fondent nos devoirs. Amie des lois, elle leur assure une obéissance éclairée et raisonnable, la seule qui soit digne des bonnes lois. Amie des idées religieuses, elle a reçu l'auguste mission de servir d'interprète au témoignage de la nature. Comment n'honorerait-elle pas le culte qui développe cette auguste vérité, et qui ennoblit l'homme en l'élevant à son auteur (2)! » La philosophie, selon M. de Gerando, ne se borne donc point à de vagues et stériles théories, à des études

(1) Voy. le *Rapport historique sur les progrès de la philosophie depuis 1789 jusqu'à nos jours* (Mémoires de l'Institut, 1810).

(2) Voy. le *Rapport de l'Institut sur les progrès de la philosophie, etc.*

métaphysiques; il la veut éminemment pratique, il veut que conduisant l'homme à la connaissance des facultés de son esprit, elle lui apprenne à les perfectionner par l'exercice, à leur donner un emploi utile, à étendre sans cesse le cercle de ses idées. Il veut que la morale, l'amélioration de soi-même ne soient jamais séparées des progrès de l'intelligence; que l'étude et l'éducation du cœur soient en harmonie parfaite avec l'étude et l'éducation de l'esprit. Il veut que la vertu soit le premier titre qui donne droit à celui de philosophie. Il veut que l'ami véritable de la sagesse pratique aussi ses devoirs envers ses semblables et envers la société, comme il est tenu de les accomplir envers lui-même. Il veut, enfin, que la philosophie proclame la connaissance de Dieu, le culte qui lui est dû, et dont le besoin est au fond de tous les cœurs. La philosophie de M. de Gerando embrasse donc la psychologie avec toutes les notions intellectuelles, la morale et la théologie; non cette partie dogmatique et pratique du culte, dont l'enseignement appartient exclusivement au clergé, mais celle qui contient les vérités fondamentales sur lesquelles s'appuie le culte religieux.

Les œuvres de M. de Gerando offrent un système complet de philosophie, dans toute l'étendue que l'auteur donne à cette science: le *Traité des signes et de l'art de penser* renferme toutes les études psychologiques; nulle part les facultés de l'âme ne sont mieux définies, les actes de l'entendement mieux expliqués, mieux analysés. Le *Traité de l'origine et de la génération des connaissances humaines* continue et complète ces études; l'*Histoire comparée des systèmes de philosophie,* en retraçant l'histoire de l'esprit humain, enseigne toutes les vérités de la science et indique la route que nous devons suivre pour les découvrir et nous les approprier. La morale, cette partie essentielle de la véritable philosophie, est la base fondamentale de toutes les œuvres de M. de Gerando; ses principes, nous les avons vus proclamés, avec la plus chaleureuse conviction, dans le *Traité des signes et de l'art de penser*, dans celui de la *Génération des connaissances hu-*

maines; ils dirigent toutes les vues de l'auteur, forment les prémisses de tous ses jugements dans son *Histoire comparée de la philosophie*, et il ne s'est pas borné à accorder à la morale toute la part qui lui appartenait dans ses œuvres philosophiques; il lui a consacré un traité spécial; *le Perfectionnement moral ou l'Éducation de soi-même* est un code complet de morale pratique et d'éducation intérieure. La vertu est, aux yeux de M. de Gerando, une condition, une nécessité de la vie humaine; et le perfectionnement moral conduit à la vie religieuse. Philosophe pieux, M. de Gerando considère les lois universelles de la morale comme une émanation de Dieu même, la pratique de la vertu comme un devoir envers le créateur, toute morale incomplète et défectueuse dans sa base, si elle n'est appuyée sur la religion. « La philosophie étudie l'homme et la nature, elle examine les lois de l'univers et celles des facultés qui nous élèvent au sommet de l'univers; elle en fait sortir trois grands résultats : la vérité, le bonheur et le devoir. Eclairée par cette étude et découvrant au-delà de l'espace et du temps, au-dessus du monde visible, celui en qui tout est, vit et se meut, elle remet la plus noble des créatures aux mains de la religion, qui seule peut expliquer et accomplir sa destinée. Ainsi de ce beau don de l'intelligence et de la raison, départi à l'humanité, elle fait un juste et solennel hommage à son auteur. Joyeuse et fière d'avoir ainsi renoué la chaîne des êtres et achevé son ouvrage, tout recommence pour elle : elle redescend sur la terre, recueillant les influences de cette adoption sublime; elle trouve dans la religion la source d'une vie nouvelle, d'une nouvelle lumière, et se sent animée d'une plus haute sagesse (1). »

Qu'il nous soit permis de jeter un coup d'œil rapide sur les destinées, les épreuves que la philosophie a subies à travers les âges, et sur l'état de la science au commencement du XIXe siècle, afin de bien déterminer les services que M. de Gerando lui a rendus, quel tribut il a apporté à cette antique

(1) *Le Perfectionnement moral*, tome II, page 450.

sagesse des nations. A son origine, la philosophie embrassait toutes les connaissances, renfermait l'étude de toutes choses : la physique, la médecine, l'histoire naturelle, les mathématiques ; le commencement, le germe de toute science étaient compris implicitement sous la dénomination de philosophie. Aristote le premier introduisit une classification dans les diverses branches des connaissances humaines. Séparant le monde physique du monde intellectuel, il les soumit à de nombreuses catégories, et poussa jusqu'à l'abus l'art des distinctions. Ses disciples, ainsi qu'il arrive toujours, exagérèrent encore les principes du maître, et au lieu de s'arrêter à la division naturelle des sciences, ils les fractionnèrent chacune à l'infini. La philosophie fut réduite aux règles de la logique, toute pensée resserrée dans les formes du syllogisme. Les discussions des rhéteurs, les subtilités des sophistes, ébranlèrent toute croyance à la vérité. La morale facile d'Épicure, le doute pyrrhonien, achevèrent de détruire le bel édifice élevé par Platon et Aristote. Le scepticisme envahit le domaine entier de la science, en sapa tous les fondements et ne laissa rien debout. A Rome et à Alexandrie, l'éclectisme avait inutilement essayé de faire revivre les anciennes traditions de la Grèce ; le scepticisme reparut avec une nouvelle énergie et produisit des philosophes athées. Il fallut que Dieu lui-même descendît sur la terre pour confondre tous ces penseurs égarés. Le christianisme apporta au monde le flambeau de la vérité, et rendit à la science de plus dignes interprètes. Les pères de l'Église relevèrent l'ancien édifice et complétèrent la philosophie par le culte religieux. Après eux, la philosophie parcourut de nouveau un cercle analogue à celui qu'elle avait tracé dans les âges précédents. Les controverses des philosophes scholastiques rappellent les oiseuses disputes de mots, les vaines subtilités des rhéteurs et des sophistes. Cependant les découvertes dans les autres sciences, la marche progressive de l'intelligence humaine, étendirent leur influence sur les études philosophiques. Elles ne pouvaient plus d'ailleurs, comme aux temps anciens, se perdre dans un abîme

sans fond ; le christianisme était pour elles un sanctuaire, un refuge. Le doute méthodique de Descartes, qui veut que nos propres méditations nous conduisent à la connaissance de la vérité, n'a aucune analogie avec le doute destructeur de Pyrrhon, et depuis l'avénement du christianisme, il y eut toujours des philosophes chrétiens et des théologiens philosophes. Mais cette belle unité de la religion et de la science fut de nouveau morcelée ; il y eut divorce entre elles. Les physiciens, les géomètres ; émerveillés des prodiges de leurs découvertes, voulurent tout expliquer, tout prouver par les phénomènes sensibles ; pour eux, l'univers résidait tout entier dans la matière, et ils oubliaient celui qui avait créé cette matière, qui la gouvernait et lui donnait sa puissance. Les rationalistes voulant tout soumettre à l'empire de la raison, n'admirent comme réelles que les choses qu'elle pouvait comprendre, et ne surent pas reconnaître que sa première lumière est le sentiment de son impuissance, de sa limite, la connaissance d'un être supérieur qui la complète et la soutienne. Les ministres de la religion, effrayés de l'impiété de la plupart des savants, et préférant une piété illettrée à un savoir impie, repoussèrent la science profane, et attribuèrent à son influence une irréligion qui n'en était qu'un écart, une lacune, et non sa conséquence, ni son résultat. La philosophie, abandonnée au scepticisme, retomba dans la décadence ; les doctrines du matérialisme trouvèrent seules des adeptes, des croyants, et le XVIIIe siècle eut ses philosophes athées.

Telle était la tendance générale des études philosophiques, lorsque M. de Gerando publia ses premières œuvres. Nous l'avons vu, au commencement du XIXe siècle, relever le drapeau du spiritualisme en France et le poser sur ses véritables bases. Il restitua à la philosophie le caractère religieux que les écrivains du dernier siècle lui avaient fait perdre, et rétablit ainsi cette grande et belle trilogie de la science, de la morale et de la religion ; il fut le restaurateur de la vraie philosophie, qui n'admet point la vie intellectuelle sans la participation des sentiments du cœur, sans une parfaite harmonie entre le dé-

veloppement de l'esprit et le perfectionnement moral. Cette philosophie qui donne la vie à l'âme entière, par le savoir, la vertu, et par le culte envers Dieu : telle est, telle doit être la philosophie de notre siècle. Deux conditions nous semblent nécessaires pour en achever, en consolider l'œuvre : d'une part, les théologiens doivent se montrer empressés, avides de recueillir les lumières de la science, pour les associer, les harmoniser avec celles de la religion ; leur enseignement doit s'élever à la hauteur des progrès que la suite des siècles a amenés dans toutes les branches des connaissances humaines ; ils doivent en adopter les richesses et les faire fructifier, en quelque sorte, par la consécration religieuse. D'autre part, les philosophes, les vrais amis de la sagesse et de la vérité, ne peuvent accepter une science incomplète et insuffisante pour les besoins de l'âme ; en poursuivant leurs savantes investigations avec une entière bonne foi, ils seront conduits à la lumière du christianisme et à la vérité de la religion qu'il a donnée au monde. Avec M. de Gerando, ils diront : « Le christianisme est l'événement le plus important de l'histoire de l'humanité. La notion auguste de la divinité, dégagée de tous les voiles dont les superstitions l'avaient environnée, apparaît aux hommes dans toute sa sublimité, toute sa pureté, toute sa grandeur, réunissant en elle la perfection de la sagesse, l'immensité de la puissance, le trésor inépuisable de la bonté, les attributs de la cause qui crée, ordonne, et le caractère touchant d'une providence qui veille sur l'homme avec une constante sollicitude. L'évangile explique à l'homme le profond mystère de sa propre destinée, lui découvre son auguste origine, la noble perspective de son avenir, le but de son existence passagère sur la terre ; l'évangile donne à la morale le code le plus complet et en même temps le plus admirable, consacre tous les liens sociaux, épure toutes les affections, confère un prix à toutes les actions, crée à l'infortune une dignité nouvelle, console toutes les douleurs, récompense tous les sacrifices, immole toutes les passions, inspire tous les genres d'héroïsme, recommande et rend facile l'oubli

le plus absolu de soi-même. Il unit entre eux ces trois ordres de dogmes et de préceptes par la plus étroite et la plus belle harmonie ; représente la Divinité, aux yeux de sa créature, sous l'image touchante d'un père ; conduit la créature à son auteur par le culte en esprit et en vérité ; fait découler le sentiment religieux de la morale; imprime à la morale la sanction de la volonté divine et de l'immortalité ; anime le cœur de l'homme, la société humaine, d'une vie toute nouvelle, celle de la céleste charité; identifie l'amour de Dieu avec l'amour de nos semblables. » (1)

Pour propager et consolider cette belle philosophie du XIX[e] siècle, qui doit assurer à jamais l'union de la philosophie et de la religion, deux conditions restent à satisfaire : l'une de la part des membres du clergé, l'autre de la part des philosophes, et déjà le pas a été franchi par quelques-uns. Du haut de la chaire chrétienne, une voix éloquente a proclamé l'union de la foi et de la philosophie. Théologien profond, et orateur admirable, M. de Ravignan a expliqué comment la religion comprend et adopte la science du philosophe ; comment le spiritualisme philosophique, uni à la foi chrétienne, élève l'homme à Dieu dans cette sphère supérieure où planent les âmes d'élite, privilégiées, qui, dès cette vie, voient Dieu face à face. Il a montré comment le dogme des mystères, nécessaire à la limite de l'intelligence humaine, est adopté et compris par la raison, dont il a tracé les bornes, en même temps qu'il en a reconnu la puissance, les droits et les devoirs. Parmi les philosophes, M. de Cardaillac et M. Droz, ont publié, dans leurs œuvres, leur profession de foi religieuse. Dernièrement encore un nouvel athlète est entré dans la lice, M. Bodas Dumoulin, dans son commentaire sur le cartésianisme, a signalé l'union nécessaire de la religion avec la philosophie. D'autres encore apporteront les pierres de l'édifice, que le XIX[e] siècle élève à la science ; mais M. de Gerando en aura été le premier architecte ; il en aura posé

(1) *Histoire comparée des systèmes de philosophie*, tome IV, pages 3 et 4.

la pierre angulaire et construit le magnifique péristyle; il aura été le Socrate de la nouvelle école; et il a fait plus que de former des disciples, il a laissé des œuvres contenant sa doctrine et ses préceptes.

La philanthropie était pour M. de Gerando une application de ses principes philosophiques; elle était inhérente à ses préceptes et en découlait nécessairement. L'amour du bien naissait pour lui de l'empire sur soi, et la charité envers les autres était sa morale en action. *Le Visiteur du pauvre, le Traité de la bienfaisance publique*, sont les guides qu'il a laissés à ceux qui veulent marcher dans la carrière des bonnes œuvres; son *Cours normal des instituteurs primaires* est aussi un ouvrage inspiré par son amour pour ses semblables. Mais la pratique de sa vie entière est le meilleur enseignement que les amis du bien puissent suivre dans l'exercice de la charité. Trop souvent de prétendus philanthropes, dominés intérieurement par un intérêt ou des vues personnelles, en faisant du bien aux autres, cherchent, avant tout, à s'en faire à eux-mêmes, et colorent du nom de charité publique leurs spéculations égoïstes. Pour M. de Gerando l'amour du bien, uni à la plus entière abnégation de soi-même, fut le mobile de toutes ses actions. Il aimait à donner, était heureux de donner, et ne jouissait jamais plus d'une bonne action que lorsqu'elle était accomplie au prix d'un sacrifice personnel. Nous l'avons vu s'occupant de bonnes œuvres, dès sa jeunesse, dans l'exil, dans la pauvreté; faire du bien aux autres était un besoin de son âme; il en faisait partout et toujours, sans ostentation, comme sans mystère, et tout naturellement, ainsi que d'autres respirent l'air qui les vivifie. Son nom restera à jamais vénéré dans les établissements qui doivent leur création à sa charité éclairée; dans ceux, en si grand nombre, qui étaient administrés par lui ou sous son influence.

En considérant au point de vue littéraire l'auteur de tant d'œuvres remarquables, on peut s'étonner qu'il n'ait pas été

appelé au sein de l'Académie française, tandis que presque toutes les Académies étrangères lui ont décerné le titre de membre correspondant. Mais cette erreur ou cet oubli s'explique par la nature du caractère de M. de Gerando. Exempt d'ambition, il n'avait jamais recherché la gloire ou les honneurs; il acceptait les distinctions qui venaient le trouver, sans faire un pas pour aller au-devant d'elles, moins encore pour les solliciter. Il avait constamment refusé de se soumettre aux démarches préalables que nécessite la candidature à l'Académie française. Il appartenait, d'ailleurs, à deux autres classes de l'Institut, où il avait été admis sans avoir eu à provoquer cet honneur.

Écrivain fécond, M. de Gerando a laissé, dans les diverses carrières qu'il a parcourues, de nombreux ouvrages dont nous avons essayé d'apprécier l'importance et le mérite. On y retrouve cette manière large, ce style élevé de notre littérature classique, où la noblesse des sentiments et des pensées s'unit à la beauté du langage. Souvent la riche imagination de l'auteur se peint dans des figures heureusement choisies qui donnent une nouvelle force à la pensée. Ses œuvres philosophiques, *le Visiteur du pauvre, le Perfectionnement moral, le Traité de la bienfaisance publique,* etc., offrent des pages remarquables, dignes d'être citées au nombre des meilleures que présente la littérature française. On y voit répandue à profusion cette poésie du cœur qui prête tant de charme au style. On reproche à M. de Gerando d'être trop prolixe dans ses écrits, de reproduire plusieurs fois la même pensée, de rendre une idée par un luxe d'expressions souvent synonymes; on eût désiré que ses conceptions fussent plus resserrées, qu'il eût accordé généralement plus de soins à la forme de la pensée, qu'il lui eût donné un dernier poli avant de la livrer à l'impression. La prolixité de l'auteur atteste la fécondité de son intelligence; M. de Gerando, en traitant une question, l'étudie sous toutes ses faces, l'approfondit dans toutes les parties pour la faire connaître aussi complétement que son esprit l'a conçue; de là mille aperçus, mille

détails, paraissant superflus à ceux qui ne le suivent pas dans ses savantes recherches. La trop grande abondance de mots dans l'expression d'une seule idée s'explique par la même cause ; il est rare que deux expressions, synonymes en apparence, soient cependant identiquement semblables par leur sens propre ; il existe toujours dans l'idée commune des nuances distinctives, et cette différence, quoique légère, est saisie par l'auteur dans les divers aspects sous lesquels il envisage le sujet qu'il veut développer. Nous expliquons la cause de la prolixité reprochée à l'écrivain, sans chercher à la justifier, et nous ajouterons qu'il n'était pas dans la nature de cette vaste et féconde intelligence de pouvoir se borner aux généralités d'une question, sans en étudier et analyser toutes les parties. Non que M. de Gerando ne fût capable de les résumer par des vues générales ; loin de là, son esprit méthodique savait, au contraire, admirablement grouper les idées et les classer sous leur forme sommaire. Ainsi, l'introduction qui précède la plupart de ses œuvres est toujours fort remarquable par les notions exactes qu'elle donne dans un cadre resserré ; mais alors le sujet même avait été épuisé dans le cours de l'ouvrage, la conscience de l'auteur était satisfaite ; il savait qu'il n'avait point laissé de lacune, ni commis aucun oubli dans le développement complet de la pensée qui suivait son exposition. L'abondance des idées lui rendait, d'ailleurs, très difficile et presque impossible le travail purement mécanique de l'expression de sa pensée. En voulant retoucher la forme, il remaniait le fond ; des aperçus nouveaux se présentaient en foule à son esprit, et au lieu de resserrer une question il l'étendait. C'est ainsi que son premier Mémoire, couronné par l'Institut en 1799, devint le *Traité des signes*, en 4 volumes ; l'*Histoire comparée des systèmes de philosophie*, publiée d'abord en 3 volumes, en atteindra 5 dans sa dernière édition. Sans doute si M. de Gerando avait pu revoir chacune de ses œuvres dans le seul but de corriger l'expression de sa pensée, de perfectionner le moule dans lequel elle s'est pro-

duite, elle aurait reçu ce dernier lustre que l'ouvrier donne à son œuvre avant de la livrer, pour en faire disparaître les plus légères défectuosités, et n'en laisser aucun détail inachevé ou négligé. Mais le temps qu'aurait exigé ce dernier coup de lime était employé par M. de Gerando à la production d'œuvres nouvelles. Quel est celui de ses écrits qu'on voudrait supprimer de son riche répertoire, pour donner aux autres une forme plus concise, un style un peu plus châtié?

M. de Gerando a laissé un grand nombre de manuscrits inédits dont les plus importants sont :

La suite de l'histoire comparée des systèmes de philosophie ;
Un traité sur l'existence de Dieu ;
Un traité sur le vrai ;
Un traité sur le beau ;
Un traité sur la grandeur d'âme ;
Un traité des méthodes ;
Une grammaire générale ;
Examen et réfutation de Condillac ;
Examen et réfutation de Descartes ;
Le cours de philosophie morale fait au lycée,
Les nuits de Naples.

M. de Gerando a laissé aussi des poésies légères, d'autres d'un caractère sérieux, et un grand nombre de fables en vers. Convaincu que celles de La Fontaine, quoique inimitables dans leur mérite, ne s'adressaient pas toujours aux enfants, et n'étaient pas quelquefois un bon enseignement à leur donner, il en composa lui-même à l'usage de ses fils, et beaucoup d'entre elles méritent d'être connues (1). La grâce et l'élégance de la forme s'y joignent souvent à l'élévation de la pensée et du sentiment ; la moralité de la conclusion est amenée avec art et rendue d'une manière

(1) Quelques-unes ont été publiées dans le *Journal de la Société d'instruction élémentaire*.

heureuse. L'âme entière de M. de Gerando était empreinte de poésie, mais il se serait reproché de s'abandonner aux inspirations de sa muse, aux dépens de ses œuvres sérieuses qui avaient toutes un but si éminemment utile. C'eût été faire un vol à l'humanité.

La vie publique de M. de Gerando est connue : qui n'a admiré en lui le philosophe profond, le savant jurisconsulte, l'habile administrateur, le philanthrope éclairé et dévoué ; l'homme infatigable acceptant tout labeur qui promettait une bonne action à faire ou un service à rendre à la science, à ses semblables ; l'homme consciencieux qui savait se multiplier pour suffire à tous ses devoirs et les accomplir tous avec une exactitude scrupuleuse. Qui n'a admiré cette vaste intelligence pouvant embrasser à la fois tant de sujets divers, cette puissante organisation réunissant à elle seule la valeur de plusieurs hommes éminents ! Mais ce qui est moins connu, ce qui est digne de l'être, c'est le charme infini qu'avait ce beau caractère dans la vie privée. Comme il savait aimer ses amis, se donner à eux et goûter leur affection ! Il souffrait de leurs peines, se réjouissait de leurs joies ; leur bonheur était pour lui un besoin personnel ; c'était l'ami fidèle, dévoué, l'ami parfait, qui n'était jamais plus heureux que lorsqu'il pouvait obliger. Avec quel empressement il usait de son crédit, employait toute son activité pour être utile à l'ami qui s'adressait à lui ; et lorsqu'il ne pouvait arriver au succès de ses démarches, son échec devenait pour lui un regret du cœur. On lui reprochait d'être trop prodigue du nom d'ami ; sa nature expansive, son besoin de partager avec les autres les richesses de son cœur, l'attachaient à tous ceux qui éveillaient sa sympathie. Ce n'était point chez lui une formule banale d'une politesse exagérée ; c'était un sentiment généreux qui partait de l'âme. Tous les hommes supérieurs recherchaient son commerce, s'honoraient de son amitié : son salon ouvert deux fois par mois, pendant l'hiver, se remplissait d'amis, de savants, de fonctionnaires, d'artistes, d'étran-

gers distingués, de jeunes gens et de femmes de mérite. Qu'est-ce qui attirait ces nombreux visiteurs si bien choisis? Ce n'étaient point les discussions politiques qui, d'ordinaire, envahissent les salons : on en parlait peu dans celui de M. de Gerando, et elles n'étaient point le sujet habituel des méditations du maître de la maison. Ce n'étaient pas non plus les plaisirs mondains qu'on venait y chercher. Qu'est-ce donc qui réunissait cette foule empressée dans la modeste demeure du philosophe? C'était lui-même, c'étaient son mérite éminent, le charme de son caractère, l'urbanité de ses manières : ses amis, et ils étaient en grand nombre, ne pouvaient le voir dans la journée. Dès le matin, son temps était absorbé par les devoirs publics qui l'appelaient au dehors, par ses travaux particuliers qui le retenaient dans son cabinet, dont la porte restait close, à moins d'un rendez-vous spécial ou d'un service réclamé qui ne permettait pas de délai. Ses amis avaient donc demandé et obtenu qu'il restât chez lui pour eux à des jours fixes. Avec quel empressement de cœur, avec quelle joie ils étaient reçus! ils ne pouvaient douter du bonheur causé par leur présence; ils le voyaient dans l'accueil qui leur était fait. Les jeunes gens y arrivaient en foule, assurés qu'ils étaient de trouver une généreuse bienveillance, de précieux conseils, des relations utiles et un beau modèle à imiter. Les hommes marquant dans les sciences, dans les arts, dans l'administration publique, avaient en M. de Gerando un digne appréciateur, qui savait faire valoir le mérite de chacun avec un tact et une grâce parfaite. Les étrangers de distinction se faisaient honneur de lui être présentés, pour connaître personnellement celui dont le nom avait depuis longtemps excité leur admiration et commandé leur estime. Ils devenaient l'objet de soins tout particuliers de la part du maître de la maison, qui se plaisait à leur donner tous les renseignements qu'ils désiraient recueillir, les mettait en rapport avec les personnes qu'ils se proposaient de voir, et leur facilitait les moyens de visiter les établissements intéressants de la capitale. Les femmes venaient avec empressement se réunir à l'élite de

la société, entendre le savant aimable qui conservait toute la courtoisie et l'élégance française, dont les traditions semblent s'effacer chaque jour. Un voyageur distingué des États-Unis, accueilli dans le salon de M. de Gerando, publia sur lui, à son retour en Amérique, une notice biographique, qu'il termine ainsi par la peinture de son caractère : « Ses procédés envers les autres, dit-il, sont ceux d'un parfait gentilhomme; je n'ai rencontré dans aucun pays un homme de manières plus aimables, plus courtoises. La plus exquise bienveillance s'exprime dans sa contenance et dans chacune de ses paroles ». Affable et bienveillant envers tous ceux qui l'approchaient, M. de Gerando ne pouvait supporter dans ses relations intimes les êtres médiocres; il ressentait un éloignement invincible pour tout ce qui est vulgaire, et la bonté si parfaite de son cœur lui reprochait cette répulsion naturelle, qui n'était que le résultat de sa rare distinction. Alors il redoublait de soins pour réprimer ce mouvement instinctif, et ceux qui le faisaient naître ne pouvaient plus s'apercevoir que des attentions dont ils étaient l'objet.

En pénétrant dans l'intérieur de sa famille, on entre dans le sanctuaire d'une vie patriarcale, où le chef domine par l'ascendant de la vertu plus encore que par l'autorité dont il est revêtu. L'austère accomplissement des devoirs, la gravité de la vie, l'habitude des études sérieuses s'alliaient chez M. de Gerando à l'aménité la plus parfaite, aux qualités les plus aimables. De quels soins tendres et délicats il avait su entourer Mme de Gerando! Chaque jour il trouvait un nouvel hommage à déposer à ses pieds. Avec quelle grâce parfaite, quel génie du cœur, il savait embellir ces fêtes de famille, qui se célèbrent au sein du foyer domestique! C'étaient des couplets charmants, peignant la tendresse et les vertus d'une mère adorée, les qualités naissantes d'un fils chéri; c'étaient des fables, des chansons au gai refrain, des scènes comiques, où l'auteur mettait à contribution tout le personnel de la maison : lui-même y jouait un rôle et n'était pas le dernier à s'en divertir.

Voici le fragment d'un poëme sur le bonheur domestique, adressé à celle qui l'a inspiré :

Au sein des prés fleuris, par des rives charmantes,
Bordé plutôt que contenu,
Un ruisseau modeste, inconnu
Roule en paix ses eaux transparentes,
Caresse et baigne le gazon,
Reflète en son cristal chaque fleur du rivage,
Au soleil dérobe un rayon,
En murmurant s'enfuit sous le feuillage,
Va dans le bosquet verdoyant
Animer, embellir maint aimable mystère.
Gentils oiseaux sur lui voltigent mollement;
Sans crainte sur son bord vient la jeune bergère
Et le rend de son jeu le discret confident.
Jamais on ne le vit, dans un orgueil stupide,
Franchir ses bords, se gonfler en torrent;
Jamais on ne le vit, de nouveautés avide,
Changer son lit et suivre un autre cours;
Mais égal, et fidèle, et paisible toujours,
Il suit gaiement sa route accoutumée;
Des dons de la tempête il craint de s'enrichir;
Loin des fiers aquilons coule son onde aimée;
Il n'est connu que du zéphir,
Et, sans le voir, sur lui passe l'orage.
Oh! que mon cœur se plaît en cette image!
Qui comprendra ce que je sens?
Viens près de moi, ma douce amie,
Mets sur ce cœur ta main chérie;
C'en est assez : tu me comprends!
Ainsi le bonheur domestique,
Au sein de l'humanité,
Coule en paix, don du ciel d'autant plus magnifique
Qu'il s'obtient et se goûte avec simplicité,
S'offre à tous en suivant la voie de la nature,
Se fonde sur la vérité,
Et dans une existence obscure
Trouve sa sécurité.

Si quelque chose avait pu être ajouté à la tendresse que M. de Gerando portait à la compagne qu'il s'était donnée, elle aurait augmenté pendant les longues années de souffrance qu'eut

à subir Mme de Gerando. Il s'occupait sans cesse à soulager sa douleur, à l'adoucir par l'affection et un dévouement sans bornes. Lorsque Dieu lui eut demandé le sacrifice de sa compagne chérie, sa vie se ranima en présence de ses fils ; et, à la direction éclairée du père, il sut joindre toute la sollicitude de la mère. Il dirigeait leurs études, leur préparait les voies d'une carrière honorable, rédigeait pour eux chaque année de nouvelles instructions qui leur traçaient les devoirs qu'ils avaient à remplir, la conduite qu'ils avaient à suivre pour avancer d'un pas ferme dans l'œuvre de leur éducation. Il savait aussi semer de fleurs le chemin qu'il les appelait à parcourir ; il cherchait des distractions pour eux, provoquait leur gaieté, prenait part à leurs jeux, et y apportait tout l'intérêt et l'attention qu'il mettait à une occupation sérieuse. M. de Gerando conserva jusque dans ses derniers jours cette douce sérénité, cette aimable condescendance. A sa maison de campagne, entouré de ses nombreux enfants d'adoption dont il était la providence visible sur la terre, le philosophe se faisait enfant au milieu d'eux. Ses goûts à la fois simples et élevés, la pureté de sa vie avaient conservé toute la fraîcheur de son imagination, et le rendaient capables de ressentir encore les joies naïves du jeune âge. Le soir il aimait à réunir autour de lui tous ses enfants, à les entretenir quelques instants d'un sujet sérieux. Il leur faisait alors une lecture édifiante, une méditation morale et religieuse. Avec quelle pieuse attention sa parole pénétrante était recueillie par ces jeunes âmes avides de suivre ses traces !

Il aimait à recevoir ses amis dans sa retraite, et répétait souvent que sa plus douce jouissance était une promenade dans les champs avec un ami intime. Son âme s'épanouissait alors, semblable au calice de la fleur qui s'ouvre au rayon du soleil et laisse exhaler ses plus doux parfums. Il s'abandonnait sans réserve à tous ses sentiments, à toutes ses pensées, à ce laisser-aller, si plein de charmes, des gens d'esprit et des âmes élevées. Dans ces épanchements de l'amitié, M. de Gerando examinait avec toute sa droiture et sa candeur la

ligne de conduite qu'il suivait, les intentions qui l'animaient; il s'accusait de ne pas avancer assez rapidement dans la voie du perfectionnement, sollicitait les conseils, les recevait toujours avec empressement. La soif du meilleur était si ardente en lui que les avis, de quelque part qu'ils lui fussent adressés, étaient accueillis avec reconnaissance et mis à profit lorsque sa conscience était d'accord avec l'opinion d'autrui.

La conversation de M. de Gerando captivait par l'intérêt qu'il savait y répandre. Il avait un talent particulier pour interroger son interlocuteur et lui faire expliquer son opinion. M. de Gerando parlait comme il écrivait ; ses expressions étaient toujours choisies, et sa diction très-pure ; mais sa parole était souvent lente, surtout lorsqu'il faisait un récit. Pour écrire, il préparait d'avance sa pensée et la forme dont il voulait la revêtir ; il la rédigeait dans sa mémoire avant de la transcrire, et puis, quand il mettait la main à la plume, des pages entières en coulaient sans répétition, sans rature. Dans la conversation, sa parole avait subi un travail analogue; avant de se produire, elle avait été élaborée par la réflexion. Cette habitude de penser avec des expressions correctes, explique en partie la prodigieuse facilité de rédaction qu'avait M. de Gerando. Ses phrases se présentaient à sa plume toutes corrigées à l'avance. Lorsque son entretien roulait sur une matière qui avait été l'objet de ses études, de ses méditations, sa parole se pressait et suivait l'abondance de ses idées ; alors il se montrait inépuisable en érudition, en aperçus ingénieux, en vues neuves, et souvent sa parole devenait éloquente comme sa pensée. Cependant il n'était pas orateur, et ne cherchait point à l'être. Son excessive modestie et sa timidité naturelle, l'éloignaient de la tribune publique, le retenaient à l'écart dans les assemblées nombreuses ; mais il avait un don, plus rare peut-être, celui de savoir écouter. Personne ne savait mieux que lui suivre les discours des autres, juger et classer les opinions émises.

M. de Gerando entretenait une correspondance très-étendue ; toutes ses lettres étaient écrites de sa main et avaient

à subir M... de Gerand[illegible]ne. Il faisait sa correspon-
douleur, à l'ador[illegible] aux séances du Conseil d'État,
bornes. Lorsq[illegible] distraite de la discussion des af-
pagne chéri[illegible] audiences qu'il donnait chez lui, il écri-
la directio[illegible] avec une telle rapidité, qu'on l'a vu rédiger
de la mè[illegible] de lettres dans une seule matinée.
d'une c[illegible] indulgent envers les autres et sévère pour lui-même, M. de
de no[illegible] Gerando ne montrait pas dans les relations purement sociales
avai[illegible] tout ce qu'on trouvait en lui dans un commerce plus intime. Peu
av[illegible] de personnes ont connu le tact, la finesse d'esprit dont il était
s[illegible] doué. Lorsqu'il jugeait les hommes à distance et qu'il ne pou-
vait voir que leurs actes extérieurs, il leur supposait volontiers ses propres intentions, et alors la pensée d'une faute ne pouvait entrer dans son âme; il fallait qu'un tort fût évident aux yeux de tous, il fallait qu'il ne fût pas possible d'en douter, pour qu'il y ajoutât foi. Mais cet optimisme s'arrêtait du moment où il pouvait connaître les vrais mobiles qui faisaient agir les autres; alors, cessant de leur prêter son âme, il ne se laissait plus abuser sur la réalité de leurs sentiments. Son intelligence sagace, sa profonde connaissance du cœur humain, lui faisaient découvrir ce qui restait inaperçu aux yeux de beaucoup d'autres; il pénétrait les pensées et les intentions qu'on espérait dérober au jugement d'autrui, surtout à celui d'un philosophe habitué aux méditations abstraites, et d'ordinaire peu occupé des intérêts de la vie positive. Sa gaieté aimable et quelquefois un peu maligne l'entraînait alors à des observations piquantes : il se plaisait à dévoiler les arrière-pensées qu'on avait crues le mieux tenues secrètes, mais sans blesser jamais ni l'amour propre, ni la délicatesse de ceux qu'il avait si bien jugés.

Que ne nous est-il donné de peindre les joies naïves qu'éprouvait M. de Gerando, lorsque, après une journée, une semaine entière passée laborieusement à Paris, il pouvait aller se reposer à sa campagne de Thiais ! il admirait chaque fleur, chaque herbe de son jardin. Son imagination poétisait tout ce qui l'environnait, tout ce que son regard pou-

vait atteindre ; c'étaient des transports de bonheur ! Les phénomènes de la nature excitaient surtout son enthousiasme, et tout devenait phénomène pour lui. Ses impressions si vives le ramenaient sans cesse à la pensée de Dieu ; sa vie entière, ainsi qu'on l'a dit, a été un long hymne à la Providence. Un jour, le retour du printemps lui inspira une ode dont voici les dernières strophes :

A cette grande scène attentif, méditant,
Le sage contemple en silence,
Et sa raison s'instruit en admirant :
(De l'admiration dérive la science).
Des lois de l'univers il conçoit la beauté,
Embrasse leur dessein immense,
Et dans la grande renaissance,
Pour lui se peint le jour de l'immortalité.
Qu'à l'exemple de la nature,
Notre esprit, se dit-il, se ranime et s'épure,
Mais que du bien surtout l'amour, en notre cœur,
Redouble sa céleste ardeur,
Pour nos frères aussi qu'en passant dans ce monde,
Notre existence soit féconde.
Le culte divin, à son tour,
De cette époque auguste où tout se renouvelle,
Par une fête solennelle,
A dignement voulu consacrer le retour.
Oui, j'entends sous les saints portiques
Retentir les joyeux cantiques.
Dans un transport religieux
Les voix, comme les cœurs, s'élèvent jusqu'aux cieux,
Pour célébrer aussi la renaissance,
Et ces bienfaits de la grande espérance.
Le ciel dit aux mortels : « Revis, sors du tombeau !
Dépouille-toi de l'ignorance !
Revis pour la vertu, sois un homme nouveau ! »

En embrassant d'un seul coup d'œil la vie entière de M. de Gerando, l'on voit que tout en elle s'enchaîne et reste en harmonie parfaite avec le grand principe qui en a été le guide

constant. Ce principe, il l'indique dans la devise placée en allemand à la tête de son journal :

Gott,	Dieu,
Wahre und Gute,	Le vrai et le bon,
Selbstopferung.	L'offrande de soi-même.

et qu'on peut traduire ainsi en la développant : « Honorer Dieu, accepter tout de sa volonté suprême ; se dévouer aux autres sans réserve, servir l'humanité sous quelque forme que ce soit ; et travailler incessamment à l'amélioration de soi-même ». Pendant le cours entier de son existence, M. de Gerando fut toujours fidèle à sa devise ; et les œuvres sorties de sa plume ont toutes concouru au même but. Trop souvent les œuvres écrites ne sont que les combinaisons abstraites de l'esprit de l'auteur, et sont en contradiction permanente avec ses sentiments intimes ; mais les écrits de M. de Gerando sont l'œuvre de sa conscience, la manifestation de ses convictions personnelles, le reflet même de son âme. Voilà pourquoi nous avons dû leur accorder une si large place dans le tableau de sa vie, qui est l'application de ses principes écrits. Selon l'ingénieuse expression d'un de ses amis, M. de Gerando était lui-même le perfectionnement en action. On est saisi d'une juste et profonde admiration, en pensant aux œuvres de cette haute intelligence, aux inspirations de ce noble cœur. Les plus puissantes facultés de l'esprit s'associaient, dans cette organisation privilégiée, aux plus sublimes sentiments de l'âme. C'était l'union du génie de la science et du génie du bien. Un savant distingué (1) disait un jour en parlant de M. de Gerando, qu'il ne connaissait que deux hommes qu'il pût lui comparer : ***Georges Cuvier*** et ***Alexandre de Humboldt***. Et en effet, M. de Gerando a été pour le monde intellectuel et moral ce qu'a été Cuvier, ce qu'est M. de Humboldt pour le monde physique et matériel, et ceux qui, admis dans l'intimité de M. de Gerando, juge-

(1) M. Deleuze, l'auteur d'*Eudoxe*.

ront à la fois le savant et l'homme privé, diront que M. de Gerando était arrivé à l'un des plus hauts degrés de perfection que l'homme puisse atteindre ici bas.

Si le lecteur qui n'a point connu la vie que nous avons essayé de retracer, supposait notre éloge empreint de quelque exagération, qu'il interroge ceux qui ont vu M. de Gerando dans quelques-unes des phases de son existence, il recueillera sur chacune d'elles le jugement que nous en avons porté, et le concert de louanges qu'il entendra de toutes parts lui fera connaître que nous sommes encore restée au-dessous de la vérité.

FIN.

